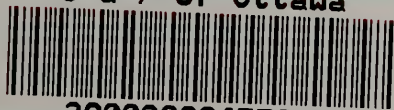
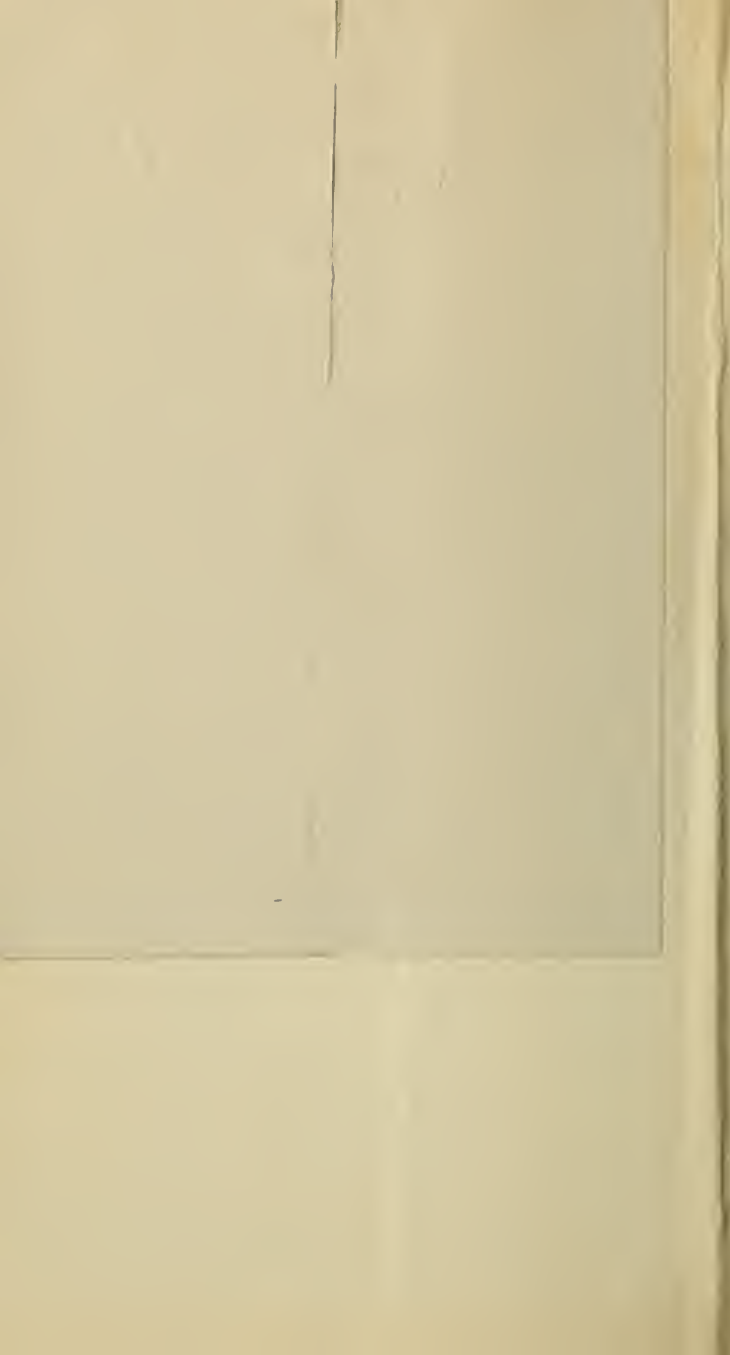
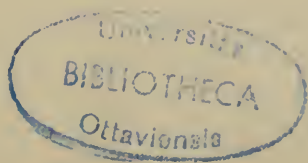


U d' / of Ottawa



39003002455086





UNIVERSITÄT

BIBLIOTHECA

Ottaviana



25 June 20









OEUVRES

DE

François Fabié



OEUVRES  
DE  
François Fabié

POÉSIES

1888-1892

LA BONNE TERRE — VOIX RUSTIQUES

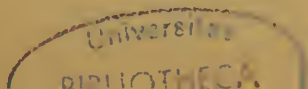


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCIV



PQ  
2241

. F286  
1894

LA BONNE TERRE





## AMENDE HONORABLE

Dédié à Jules Breton.

*UN brutal écrivain t'outrage dans son livre  
Et soutient que tes fils sont lâches et pervers,  
Terre! — Moi qui t'adore et que ton souffle enivre,  
Je viens te faire amende honorable en ces vers.*

*Car c'est toi la beauté, la pureté suprême,  
Fille des flots et chaste épouse du soleil,  
Mère du genre humain qui de tes flancs essaime  
Et retourne en tes flancs chercher le grand sommeil.*

---

Rien n'est bon comme toi, nourrice triomphante  
Qui depuis cent mille ans, sans le lasser un jour,  
Mets aux lèvres de ceux que ton amour enfante  
Plus de pains qu'ils n'ont mis de grains dans ton labour.

Rien n'est fort comme toi, fière et robuste aïeule  
Qui n'as pas une ride au sein ni sur le front,  
Et qui — quand tout vieillit, se flétrit et meurt — seule  
Vois les siècles passer sans en subir l'affront!

\* \* \*

Et tes fils ont le corps viril et l'âme saine;  
Qui les peint dépravés ne les fréquenta point :  
La vie au grand soleil ne fait pas l'homme obscène,  
Et l'on n'est jamais vil, une charrue au poing.

Non, il n'a pas vécu chez ceux qu'il injurie,  
L'auteur du livre infâme où tous nos paysans  
Sont des brutes creusant le sol avec furie  
Afin d'y mieux cacher leurs ruts avilissants.

Non, il n'a pas compris leurs épouses fidèles,  
Plus vaillantes encor souvent que leurs maris,  
Et, comme la Romaine, étalant autour d'elles  
Leur luxe de beaux gars qu'elles ont tous nourris.



Non, il n'a pas connu nos franches jeunes filles  
Que l'air rude des champs fait hautes en couleur,  
Qui vont riant, pieds nus et montrant leurs chevilles,  
— Aussi chastes pourtant que la bruyère en fleur.

Et leurs frères, conscrits naïfs, encore imberbes,  
Qui pleurent quelquefois en quittant le sillon,  
Mais qui, six mois après, sont des soldats superbes  
Tenant droit le fusil comme hier l'aiguillon,

Où les a-t-il donc vus, le corps mou, le cœur lâche,  
Allant aux urnes comme au boucher leurs troupeaux,  
Puis se faisant sauter les doigts d'un coup de hache  
Lorsque l'heure a sonné de joindre les drapeaux?

Eh quoi! les rejetons des anciens volontaires  
Et des troupiers d'Afrique à l'élan surhumain  
N'ont plus rien des vertus chez nous héréditaires,  
Et voilà quels seraient nos vengeurs de demain?

Non, non, c'est blasphémer l'armée et la patrie  
Que de sacrifier les cadets aux aînés,  
De dire que la veine héroïque est tarie,  
Et que rien ne repousse en nos champs moissonnés ..

Ab! ne touche donc pas à ce valet de ferme,  
A ce fils de berger sur la lande grandi :  
Sous leur front dur et clair habite un esprit ferme,  
Et sous leur blouse bat un cœur chaud et hardi.

*Cynique romancier, laisse-les sous leurs chênes,  
Ne trouble pas leur air des senteurs de Paris,  
Et puissent-ils, au jour des batailles prochaines,  
N'avoir point lu le livre où tu les as flétris!...*

\*  
\* \*

*Et toi qui du plus pur de ton sang les abreuves,  
Terre, veille sur eux avec un soin jaloux,  
Conserve-les fervents pour le temps des épreuves,  
Toi qui gardes leurs sœurs vierges à leurs époux.*

*Fais qu'ils l'aiment; étale à leurs yeux tes parures,  
Tes manteaux verts ou bruns, tes fleurs et tes épis,  
Tes ors fauves d'automne et les blanches fourrures  
Dont tu couvres, l'hiver, tes beaux flancs assoupis.*

*Chante-leur les chansons de tes forêts mouvantes,  
De tes fleuves roulant de l'ombre ou du soleil,  
La complainte des mers par les nuits d'épouvantes,  
Ou des grands près joyeux à l'heure du réveil.*

*Pour eux plus que jamais montre-toi maternelle,  
Prodigue-leur tes biens à travers les saisons;  
Et — comme la perdrix abrite sous son aile  
Ses poussins — dans tes bois cache tes nourrissons.*

*Reuds leurs corps beaux et fiers comme les troncs des bêtres,  
Comme tout ce qui naît et croît en liberté;  
Ressuscite pour eux l'âme de leurs ancêtres,  
Toute faite d'élan, de force et de clarté,*

*Afin qu'un jour, pareille à la ruche en furie  
Que dans l'herbe, en luttant, renversent deux taureaux,  
Tu puisses de ton sein voir jaillir, ô Patrie,  
Tout armés et vibrants, tes essaims de héros!*

*Car ce n'est plus qu'en toi, Terre calomniée,  
Que placent aujourd'hui leur espoir de demain  
Tous ceux qui — te fuyant — ne t'ont pas reniée,  
Et qui rêvent du soc, une plume à la main.*

*Pardonne à qui te hait, dédaigne qui t'outrage,  
Souris au déserteur qui retourne vers toi,  
Donne à tous tes enfants patience et courage,  
La joie à qui récolte, à qui sème, la foi;*

*Et tu nous sauveras des abîmes où tombe  
Tout peuple qui t'oublie ou rit de tes leçons,  
Car tu ne voudras point n'être plus qu'une tombe,  
O mère des soldats et mère des moissons!*







# LA BONNE TERRE

---

## *A LA NEIGE*

O neige douce et molle et blanche,  
O belle neige de Noël,  
Qui remets des fleurs sur la branche  
Et des essaims au fond du ciel,

Sois parmi nous la bienvenue !  
Descends à flots, viens te poser  
Sur la terre glacée et nue  
Que réchauffera ton baiser.

Protège-la, la vieille Mère  
Dont le flanc n'est pas encor las  
De donner cette vie amère,  
— Et qu'on aime pourtant, hélas !

Couvre bien son sein de nourrice  
Gercé par la bise en fureur ;  
S'il faut que quelqu'un le meurtrisse,  
Que ce soit le seul laboureur.

Préserve du froid la semence  
D'où sortiront les moissons d'or,  
Le gland où le chêne commence,  
Et l'humble graine où la fleur dort.

Descends jusqu'aux sources profondes  
Que l'hiver, sans toi, fait tarir,  
Afin qu'on voie encor leurs ondes  
Dans l'herbe nouvelle courir.

Gonfle les racines de sève,  
Pour que les hêtres, au printemps,  
Versent au poète qui rêve  
L'ombre de leurs rameaux flottants.

Sois indulgente aux pauvres bêtes  
Qui frissonnent au fond des bois,  
Quand sur toi passent les tempêtes  
Qui de la meute ont les abois.

---

Ne reste pas sur la mansarde  
Où l'on a froid, où l'on a faim ;  
Laisse au soleil qui s'y hasarde  
Fondre ton manteau d'argent fin.

Et, lorsque au champ des morts tu tombes,  
Suaire immense aux larges plis,  
Ne gèle pas, au fond des tombes,  
Neige, nos doux ensevelis !



*LA*

*RÉSURRECTION DE LA TERRE*

L'HIVER dans le tombeau semblait l'avoir scellée,  
Et, du sommet du pic au creux de la vallée,  
Froide, elle reposait dans ses suaires blancs ;  
Son fleuve était captif et sa forêt muette,  
Son ciel plein de corbeaux n'avait plus d'alouette,  
Et plus rien ne battait dans ses robustes flancs.



Et, la nuit, le fracas lointain des avalanches,  
Le hurlement des loups qui par les plaines blanches  
Courent, le poil dressé sous la bise qui mord,  
Au rêveur écoutant ces farouches cantiques  
Rappelaient les sanglots des pleureuses antiques  
Quand s'éleva la voix qui disait : « Pan est mort ! »

Mais le laboureur sait que la Terre est vivace,  
Que le linceul un temps a beau couvrir sa face,  
D'un souffle Germinal bientôt l'écartera,  
Et qu'aux embrassements de la tombe rebelle,  
Plus forte et plus féconde, et plus jeune et plus belle,  
Vers Pâques, comme Christ, la Terre renaîtra.

Et voici qu'en effet sur son épaule nue,  
Devant la tiède haleine on ne sait d'où venue,  
Son manteau de frimas se déchire et se fond ;  
Voici qu'en lacs d'azur se rouvrent ses prunelles,  
Et qu'aux vents ses cheveux en forêts éternelles  
Ondulent lentement au bord du ciel profond.

De sa robe de prés, de froments et de seigles,  
Ses monts étincelants où vont percher les aigles  
Jaillissent comme un sein rigide au bout vermeil ;  
Sous ses pieds embaumés fleurissent les pervenches,  
Et, prenant sur la mort de sereines revanches,  
Elle sourit dans son tombeau plein de soleil.

Et son sourire dit : « Voyez ! je suis vivante !  
Ce long et rude hiver, pour vous gros d'épouvante,  
N'a rien été pour moi qu'un court recueillement,  
Que l'incubation des grains qu'on me confie,  
Juste le temps qu'il faut aux sources de la vie  
Pour se remplir encore après l'enfantement.

« Venez tous maintenant, vigneron, bouviers, pâtres,  
Bûcherons, laboureurs, fils des landes bleuâtres,  
De la montagne herbue ou des causses pelés !  
Je vous prépare à tous, hommes de foi profonde,  
La moisson odorante avant la moisson blonde,  
Et la chanson des nids avant celle des blés.

« Remmène ton troupeau dans les hautes bruyères,  
Berger ; toi, bûcheron, rentre dans tes clairières  
Et, la cognée au poing, fais trembler les vallons ;  
Toi, lie au joug tes bœufs et va fendre la plaine ;  
Toi, courbé sur les ceps, retourne à bêche pleine  
La belle glaise rouge où plongent tes talons.

« Travaillez et chantez, enfants, car je vous aime !  
Dispersez-vous aux champs comme la ruche essaime,  
Laisant s'ouvrir vos cœurs que l'hiver effraya ;  
Et si quelqu'un encor gardait l'âme inquiète,  
Pour lui rendre l'espoir, monte au ciel, alouette,  
Et de mon beau réveil sonne l'Alleluia ! »

---

## LE RÉVEIL DES EAUX

*A Sully Prudhomme.*

IL dort en ce moment dans sa conque glacée,  
L'étang qui fait tourner le moulin paternel,  
Comme un cœur sans amour, comme un front sans pensée,  
Comme un œil qu'emplirait le sommeil éternel.

La neige a recouvert sa glace épaisse et dure ;  
Il est en tout pareil aux prés des alentours ;  
Le givre sur ses bords remplace la verdure,  
Et les noisetiers seuls dessinent ses contours.

Il ne reflète rien dans sa prunelle éteinte,  
Ni le saule penché sur lui comme un ami,  
Ni le clocher du bourg d'où descend une plainte,  
Ni le moulin natal sous l'hiver endormi.

On n'entend même point le clapotis d'eau vive  
Qui, nuit et jour, faisait la gaité du vallon ;  
Le flot n'écume plus sur la roue inactive  
Et la cascade porte une chape de plomb....

Mais sitôt que l'autan par-dessus les Cévennes  
Portera jusqu'à nous le souffle des flots bleus,  
Les ruisseaux bondiront, comme le sang aux veines,  
Et l'étang sourira sous les coteaux frileux ;

Et de nouveau pourront se mirer dans son onde  
Les pâles noisetiers ouvrant leurs frais bourgeons,  
Et le saule penchant sa chevelure blonde  
Jusqu'au fin sable d'or où dorment les goujons.

Ah ! mon étang chéri, près duquel, tout en fête,  
Mon enfance a coulé comme tes flots joyeux,  
Toi qui me fis rêveur et peut-être poète  
Autant que nos forêts, nos landes et nos cieux !

Quand le soleil d'avril d'un radieux sourire  
Fondra le mur glacé qui ferme ta prison,  
Tu verras ce que j'aime et me plais à décrire :  
Prés, genêts, châtaigniers et bois à l'horizon.

Tu verras le clocher planté sur la colline  
Se mirer longuement dans tes eaux renversé,  
Et sur le vert coteau qui jusqu'à toi s'incline  
La place où sur ma mère, hélas ! l'herbe a poussé.

Sous les poiriers en fleurs où l'abeille bourdonne,  
Tu verras quelquefois mon père en cheveux blancs,  
Qui rêve, qui travaille encore et qui chantonne  
Ses vieux airs favoris si tristes et si lents.

Près de là, des enfants échappés de l'école  
Grimperont dans le chêne où je grimpais jadis ;  
Et les filles du bourg à la langue un peu folle  
Jaseront au lavoir où je les entendis.

Dans les airs embaumés, tout pleins de frissons d'ailes,  
Pâques égrènera ses joyeux carillons,  
Et le flot qu'en buvant rident les hirondelles  
Caressera la berge où chantent les grillons.

Rien ne manquera donc à ce frais paysage  
Dont j'évoque toujours le souvenir pieux,  
— Que ma mère dans l'herbe assise, et moi, bien sage,  
Mon front sur ses genoux et mes yeux dans ses yeux.



*GARDEUSE D'OIES*

LA quenouille dans les mains,  
Elle va par les chemins,  
Accorte, alerte et proprette,  
Menant paître six oisons  
De la couleur des gazons  
Où pointe la pâquerette.

---

Vieille, oh ! vieille comme un pré,  
Son petit nez empourpré  
A la nuance des baies  
Que, tout le long du sentier,  
En automne, l'églantier  
Met par grappes dans les haies.

Mais ses yeux, jadis mutins,  
Sont depuis longtemps éteints  
Par les larmes et par l'âge,  
Car elle a beaucoup souffert,  
Étant depuis l'autre hiver  
La doyenne du village.

Elle chante encor pourtant  
Des airs qu'à peine on entend,  
Qu'elle mêle et qu'elle embrouille  
Dans sa cervelle d'oiseau,  
Comme, en tournant son fuscau,  
Le fil gris de sa quenouille.

Puis ce sont des oraisons,  
Des discours à ses oisons  
Qui d'ailleurs semblent l'entendre,  
Et vers elle en trébuchant  
S'en viennent, disant leur chant  
Puéril, joyeux et tendre.

Elle partage avec eux  
La croûte de pain rugueux  
Qu'elle a toujours dans sa poche,  
Comme eux dans l'herbe s'endort,  
Et fait quelque rêve d'or  
Du paradis qui s'approche...

Jadis, dans le même endroit  
Du même chemin étroit,  
Elle s'endormait bambine;  
Et depuis, quatre-vingts fois  
Avril reverdit les bois  
Et refleurit l'aubépine.

Et c'est vraiment très touchant,  
Cette aurore et ce couchant  
Séparés par une vie  
De labeurs et de chagrins,  
Et pourtant tous deux sereins  
Et tous deux dignes d'envie.

Bonne vieille, qui demain  
Laisseras choir de ta main  
Ta quenouille et, sans secousse,  
Tomberas au grand sommeil,  
Comme tombe un fruit vermeil,  
A l'automne, dans la mousse;



---

Va, ton lot fut des meilleurs :  
Combien vont chercher ailleurs  
Faux savoir et fausses joies,  
Qui ne pourront plus, hélas !  
Une fois vieillis et las,  
Retourner garder les oies.



*LES CAVALIERS*  
*DE SAINT GEORGES \**

**L**E printemps ce matin s'est mis à la fenêtre,  
En entendant jaser le merle sur son nid ;  
Il fleurit le prunier et bourgeonne le hêtre,  
Et met dans tous les cœurs ce suave bien-être  
    Qui fait qu'on chante et qu'on bénit.

\* On appelle ainsi, dans le Rouergue, les jours d'avril qui précèdent ou suivent la Saint-Georges, et qui généralement voient éclater les dernières giboulées.

Et sous ses doux regards pâquerettes d'éclore,  
Ruisselets de bondir à travers les vallons,  
Poètes de rimer des cantiques à Flore,  
Et clochers dans le ciel, qui de bleu se colore,  
De lancer leurs frais carillons...

Mais l'hiver ne veut point s'en aller sans bataille :  
Il appelle saint George et son fauve escadron  
D'ouragans tout chargés de neige et de mitraille,  
Et le vent d'ouest, sous qui la mer même tressaille  
Quand il embouche son clairon.

Dans l'azur tiède et clair, tout au bout de la plaine  
Qui fume au doux soleil comme un vaste encensoir,  
Poussés par je ne sais quelle puissante haleine,  
Un nuage apparaît aussi blanc que la laine,  
Puis un autre livide et noir.

En avant ! C'est saint George et ses dragons ! l'espace  
S'emplit de hurlements, de râles et de pleurs...  
En avant ! Et la charge arrive, fauche et passe,  
Et fuit vers l'horizon, et décroît et s'efface,  
Ayant broyé bourgeons et fleurs...

Or voici le soleil, qui de lueurs plus douces  
Enveloppe les monts, les coteaux et les bois,  
Fait fondre les grêlons qui meurtrissent les pousses,  
Relève les muguets écrasés dans les mousses,  
Et rend au merle noir la voix.

---

Mais le vent saute à l'est, et brusquement saint George  
Tourne bride et revient avec ses cavaliers,  
Pleuvant, neigeant, grêlant, clamant à pleine gorge,  
Et piétinant les prés, les champs de seigle et d'orge,  
Les parterres et les halliers...

Qu'importe? le soleil après la giboulée  
Retrouve son sourire et redonne l'espoir;  
Et l'hiver furieux de sa gloire écroulée  
S'envole, cependant qu'au fond de la vallée  
Apparaît l'arc-en-ciel du soir.

Puis, des blés, des labours, des landes, des prairies,  
Des gazons où les fleurs se rouvrent lentement,  
Des grands bois revêtus d'or et de pierreries,  
Monte vers le soleil en notes attendries  
L'universel remerciement :

« Gloire! gloire au vainqueur dont les flèches ailées  
Ont chassé loin de nous l'hiver et le sommeil!  
Gloire à qui fait la plaine et la nuit étoilées,  
Donne aux cœurs de la joie et des nids aux feuillées!  
Gloire à toi, gloire à toi, Soleil! »



*LA MORT DES VIEUX**A E. Manuel.*

C'EST au changement de saison,  
Quand revit la nature entière,  
Que les vieux quittent la maison  
Et vont dormir au cimetière.

Tout l'hiver, les doigts allongés  
Vers la flamme claire et folâtre,  
Ils ont, dans leurs rêves plongés,  
Vécu tranquilles près de l'âtre.

La bise qui grondait dehors  
Leur parlait des chasses passées  
Et, sans geler leurs pauvres corps,  
Berçait doucement leurs pensées.

Mais au premier souffle d'avril,  
A la première pâquerette,  
Ils ont cru pouvoir sans péril  
Sortir de leur tiède retraite

Et s'en aller — grands écoliers —  
Sous le houx géant du village,  
Auprès des lézards familiers,  
Causer des choses d'un autre âge,

Se conter d'antiques récits  
Qu'ils s'étaient faits cent fois peut-être,  
Parler de deuils et de soucis,  
Et d'un temps qui ne peut renaitre,

Des seigles qui s'en vont fleurir,  
Du bois qui reverdit par places,  
Et d'un tel qui vient de mourir,  
— Plus jeune pourtant de trois *classes*...

Mais, comme le vin des coteaux,  
Au mois d'avril le soleil grise,  
Puis le froid aux trous des manteaux  
Pénètre quand fraichit la brise.

Le lendemain, un des bons vieux  
Reste au lit, a la fièvre et touse,  
Et, trois jours après, clôt ses yeux,  
A l'aurore, et meurt sans secousse.

On le couche dans le gazon  
Étoilé de pâles pervenches,  
Tandis qu'à deux pas un pinson  
Bâtit son nid parmi les branches ;

Puis on retourne vite aux champs,  
Car c'est l'heure où le travail presse,  
Et, sans être durs ni méchants,  
Un deuil trop long serait paresse.

Seulement, quelques jours après,  
Un autre vieillard meurt de même...  
— Les feuilles poussent aux forêts,  
Dans le verger la ruche essaime...

Un autre tombe, un autre encor ;  
Côte à côte ils dorment sous l'herbe :  
La mort n'attend pas Messidor  
Pour couper et nouer sa gerbe.

Pauvres vieux ! à peine pleurés,  
Vous quittez la vieille demeure.  
Les grillons chantent dans les prés,  
Je le sais, mais il faut qu'on meure...

Et quand je retourne au pays,  
Je ne vois plus vos doux visages ;  
Vous vous êtes évanouis,  
Vous les anciens, les bons, les sages !

Mais je vois vos petits-neveux,  
Vos petits-fils qui vous ressemblent,  
Et vos cadets aux blancs cheveux  
Qui sous le même houx s'assemblent ;

Et je me dis que quelque jour,  
Si de Paris je me délivre,  
D'être des vieux j'aurai mon tour,  
Et qu'alors, sans plume et sans livre,

Avec quelques contemporains,  
Au soleil, à la même place,  
J'irai me réchauffer les reins  
Et reposer ma tête lasse,

En attendant de sommeiller  
Avec tous les miens, côte à côte,  
Terre, sur ton mol oreiller  
Et sous ton manteau d'herbe haute.





*GRAINE DE POÈTE*

**I**L pleut. Un joyeux cliquetis  
Entre par ma fenêtre ouverte,  
Et je rêve de nids blottis  
Sous l'épaisse frondaison verte.

Je les vois remplis jusqu'au bord  
D'oisillons tout nus qui se pressent  
Pour avoir chaud, et qui d'abord  
Au moindre bruit d'ailes se dressent,

Tendant leurs cous démesurés,  
Leurs pauvres yeux fermés encore,  
Et leurs grands gosiers empourprés,  
Vers la becquée et vers l'aurore...

Puis j'aperçois, parmi les joncs,  
Dans l'herbe haute et ruisselante,  
D'où les crapauds font des plongeurs  
Vers la mare jaune et grouillante,

Un âpre fils de paysans,  
En sabots et les jambes nues,  
Rire aux lèvres, les yeux luisants  
Sous l'averse crevant des nues.

Bergers et bêtes sont rentrés,  
Tout semble dormir dans la ferme;  
Mais le gars va vers les fourrés :  
Ce n'est pas lui que l'on enferme!

L'eau dégoutte de son chapeau,  
Dans son sarrau le vent se joue,  
Il est trempé jusqu'à la peau,  
Ses cheveux collent sur sa joue.

Que lui font la pluie et le vent?  
Son cœur est brûlant sous sa blouse,  
Et les gouttes sur lui pleuvant  
Sont des perles dans la pelouse.

---

D'ailleurs, le merle chante au bois,  
Et, du haut d'un chêne, la grive  
De sa plus triomphante voix  
Semble lui dire : « Arrive ! arrive ! »

Et, sans même songer aux loups  
Dont l'aïeul parfois le menace,  
Il s'enfonce parmi les houx,  
Comme un poisson dans une nasse...

Une heure après il reparait  
Tenant sa blouse relevée,  
Et rapportant de la forêt  
Une malheureuse couvée.

Il est mouillé, meurtri, souillé,  
Et son costume a mainte brèche ;  
Mais son œil est plus éveillé  
Et sa joue encore plus fraîche.

Et jamais vainqueur revenant  
Du combat n'eut l'air plus superbe,  
Plus hardi, plus entreprenant  
Que ce marmot marchant dans l'herbe,

Que ce dénicheur en haillons,  
Que ce Jason d'une coudée,  
Pour qui le nid plein d'oisillons  
Est la Toison d'or — et Médée.

---

## LECTURE

*A Mademoiselle J. Bartet.*

Vous en souvenez-vous encor, Mademoiselle ?  
C'était en mai : partout parfums, chansons, couleurs ;  
Pas un arbre qui fût sans feuilles et sans fleurs,  
Pas un rameau qui fût sans aile !

Je vous lisais un acte en vers, un peu plaintif,  
Où j'avais mis beaucoup de cœur et point d'adresse,  
Mais pour lequel j'avais la sublime tendresse  
Dont une mère entoure un enfant né chétif.

Et vous, vous m'écoutiez, accueillante et sereine,  
Me souriant parfois comme pour dire : « Allons ! »  
Et j'allais, pauvre fils des bois et des sillons  
    Qui lisais devant une reine.

Pourtant, à voir vos yeux si bons, le ciel si pur,  
Je reprenais courage, et ma voix plus hardie  
Donnait à mon idylle un ton de tragédie,  
Que raillait l'hirondelle en fuite dans l'azur.

Puis mon débit devint, par degrés, monotone  
Comme le chant confus et vague qu'autrefois,  
Écolier, j'aimais tant écouter dans les bois  
    Lorsque soufflait le vent d'automne.

Enfin (pardonnez-moi ! je sens que c'était mal !  
Mais mes yeux seuls lisaient), par la croisée ouverte,  
D'arbre en arbre et de prés fleuris en cime verte,  
Mon esprit s'envolait vers le pays natal ;

Et j'évoquais, là-bas, là-bas, à deux cents lieues,  
Sur des coteaux bénis revêtus de soleil,  
Mon père contemplant son blé déjà vermeil  
    Et ses avoines encor bleues.

C'était bien lui ! Courbé par soixante et seize ans  
D'un travail sans relâche accepté sans révolte,  
Il regardait mûrir sa prochaine récolte,  
Effleurant de ses doigts les épis caressants.

C'est qu'il avait d'abord labouré sa bruyère,  
Passé sur les guérets sa herse aux dents de fer,  
Bien choisi sa semence, et, tous les soirs, l'hiver,  
Fait pour ses blés quelque prière ;

Tandis que, dédaigneux du travail nourricier,  
Loin du sol dont pourtant j'avais reçu la sève,  
Je labourais le champ infertile du rêve  
Avec le frêle soc d'une plume d'acier.

Il traçait des sillons dans la plaine muette ;  
J'alignais des mots creux en longs alexandrins ;  
Et tous deux nous jetions notre cœur et nos grains,  
Lui laboureur et moi poète.

Cependant sa semence avait seule germé,  
Seul il moissonnerait du froment sans ivraie ;  
Et moi, qui croyais faire une œuvre neuve et vraie,  
Pour la ronce et l'oiseau du ciel j'avais semé...

Tout à coup le mot : « FIN » en plus gros caractère  
M'apparut ; et vers vous, qui toujours m'écoutiez,  
Revint mon âme errante au loin par les sentiers,  
En plein azur, en pleine terre.

Mais, quand mon dernier vers dans l'air eut résonné,  
Comme un dernier moineau bavard quittant sa branche,  
Vous m'avez dit en vain, vous pourtant simple et franche :  
« Votre drame est fort beau ! » je le sentais mort-né.

---

Et, triste, tout le soir, en vaguant par la rue,  
Je revoyais mon père au milieu de ses blés,  
Et regrettais, devant mes rêves écroulés,  
Sa bonne terre et sa charrue.



## LE BON FORGERON

*A Madame Agar.*

IL est quatre heures du matin :  
Allume, forgeron, allume !  
Qu'on entende du mas lointain  
Ton lourd marteau battant l'enclume...

« Le soufflet monte et redescend  
Comme une poitrine d'athlète  
Que soulève un effort puissant,  
Et qui soupire et qui halète.



« Le fer est chaud et rouge à point;  
Forgeron, retrouse ta manche,  
Et de ton marteau dans ton poing  
Affermis avec soin le manche.

« Que vas-tu fabriquer d'abord,  
Avant que le soleil se lève?  
Instrument de vie ou de mort?  
Fer de charrue ou fer de glaive?

— Je vais, avant l'appel des coqs  
Et la chanson de l'alouette,  
Forger les pioches et les socs  
Qui fendront la plaine muette.

\*  
\* \* \*

— Le jour sourit sur le coteau,  
Dans le clocher l'angélus sonne :  
Frappe encore, et que ton marteau  
Ne laisse plus dormir personne !

« Ajoute du charbon au feu.  
Que tiens-tu là dans tes tenailles?  
A quoi te sert cet acier bleu  
Qui servait aux cottes de mailles?

— Il sert à fabriquer la faux,  
Sœur cadette de la charrue,  
Qui coupe par monts et par vaux  
Le trèfle rouge et l'herbe drue,

« Et la faucille au fin tranchant  
Dont le moissonneur, à l'aurore,  
Dépouillera demain le champ  
Qui sous la brise chante encore. »

\* \* \*

Laboureurs et faucheurs s'en vont  
Et se dispersent dans les terres,  
Et, dans un silence profond,  
Les logis restent solitaires...

« Bon forgeron, forge toujours :  
Dans l'argile forte et les boues  
Il faut des chars massifs et lourds,  
De gros essieux, d'épaisses roues.

« Il faut des herses dont les dents  
Mordent la pauvre terre nue,  
Et l'ouvrent aux soleils ardents,  
Aux averses crevant la nue.

---

« Il faut aux cloches des battants,  
Il faut des croix au cimetière ;  
Il faut aussi de temps en temps  
Des brides au vieux saint de pierre,

« Éloi, patron des forgerons,  
Qui sur son piédestal se lasse  
Et s'affaisse, sous les affronts  
Des polissons sortant de classe.

\* \* \*

« Respire, après ce grand effort,  
Et laisse un peu tomber ta flamme ;  
Deviens adroit, toi rude et fort :  
Un plus fin labeur te réclame.

« La Rosalie accourt, pieds nus  
Et les bras frais hors de ses manches,  
T'apporter les sabots menus  
Qu'elle acheta pour ses dimanches.

« Forge vite de ces clous ronds,  
Clairs et noirs comme des prunelles,  
Dont les filles des environs  
Aiment à garnir leurs semelles.

« Fais-les entrer adroitement  
Dans le bois neuf qui se fendille,  
Comme entrent dans ton cœur aimant  
Les regards de la belle fille.

« Peut-être elle t'embrassera :  
Elle sait que tu la préfères,  
Et que plus tard on mariera  
Tes sabots à ceux que tu ferres. »

\*  
\* \* \*

Tous les travailleurs sont rentrés,  
Seuls, ou deux à deux, ou par bandes,  
Du sein des labours ou des prés,  
Du fond des forêts ou des landes.

On soupe à la hâte et l'on dort.  
Seule la forge se rallume,  
Et le maître frappe plus fort  
Le fer pétillant sur l'enclume.

« Forgeron que l'on voit tout noir  
T'agiter devant ta fournaise,  
Vraiment grand et superbe à voir  
Au reflet sanglant de la braise,

---

« Tu fais donc quelque œuvre d'enfer,  
Des engins maudits et funèbres,  
Pour lesquels tu mêles au fer  
De la magie et des ténèbres?

— Non, mais il faut veiller au grain;  
Le signal ne tardera guère,  
Et je forge, en songeant au Rhin,  
Des fers pour nos chevaux de guerre. »



## IDYLLE

LE laboureur est grand, fort et beau. Quand il passe,  
Grave et doux, au milieu de tous nos jeunes gens,  
Les filles ont pour lui des regards engageants  
Et disent son nom à voix basse.

Après vèpres, plus d'un l'invite au cabaret,  
Ou l'excite à lancer la boule sur les quilles :  
Il n'aime ni le vin, ni le jeu, ni les filles,  
Et s'en va d'un grand pas distrait.

---

La ferme de Girman sur la colline dresse  
Son toit d'ardoise brune entouré de vieux houx,  
Déroulant son tapis de prés et de blés roux  
    Que la brise de juin caresse,

Et ses beaux bois ombreux invitant au sommeil,  
Et ses labours profonds où dorment les charrues,  
Et ses bœufs accroupis parmi les herbes drues,  
    Lourds de fatigue et de soleil.

Pour le beau laboureur, pour le *coupeur de terre*,  
— Comme on disait jadis, — la ferme est l'univers ;  
Les sillons qu'il traça, rouges, jaunes ou verts,  
    L'enchaînent à leur grand mystère.

Il les cherche des yeux quand il revient gaiment  
De la foire du bourg, avec plein ses sacoches  
De lourds écus d'argent sonnante comme des cloches  
    Sous le trot vif de sa jument ;

Et, s'il les quitte un peu, les dimanches et fêtes,  
— Étant resté naïf comme un petit enfant, —  
Pour demander à Dieu de la pluie ou du vent,  
    Aussitôt ses prières faites,

Il remonte vers eux par les étroits chemins  
Qui contournent les blés ou traversent les landes,  
Et que les genêts d'or décorent de guirlandes  
    Dont le parfum vous reste aux mains.

---

Il va monologuant tout haut devant les friches,  
Devant les bruns guérets, devant les blés joyeux,  
Devant ses grands bœufs las qui le suivent des yeux  
Et l'aiment comme des caniches.

Et son cœur se remplit d'un bonheur calme et fort...  
Pourtant, rien n'est à lui de tout ce qui l'entoure :  
Il est maître-valet, achète, vend, laboure,  
Depuis que le fermier est mort ;

Mais la terre appartient à cette jeune femme  
Que vous voyez là-haut assise sur le seuil,  
Veuve depuis deux ans et toujours en grand deuil,  
A qui le valet dit : « Madame ! »

Fière et douce elle aussi, mère de trois garçons,  
Dont l'ainé n'a pas plus de cinq ou six années,  
Plus noble que beaucoup de veuves couronnées,  
Riche en troupeaux, riche en moissons,

Elle pourrait demain, sage, fine et jolie,  
Épouser le plus gros terrien des alentours,  
Porter encor de beaux bijoux, de frais atours,  
Et bannir sa mélancolie ;

Mais elle garde pour ses fils tout ce qu'elle a.  
Leur père était brutal, infidèle, n'importe !  
Jamais un autre époux ne franchira la porte  
Par où le défunt s'en alla...



---

Combien de fois pourtant son cœur tendre et vivace  
Sous son corsage noir a fortement battu  
Pour ce beau laboureur qui l'égale en vertu,  
Et n'ose lui parler en face!

Que de fois par les prés, quand de ses propres mains  
Aux faucheurs harassés elle versait à boire ;  
Que de fois, retournant des champs, à la nuit noire,  
Près de lui par les vieux chemins ;

Que de fois lorsque, au bas de l'escalier de pierre,  
Pour monter à cheval il lui tient l'étrier,  
Ou qu'il l'aide à descendre, elle a failli crier,  
Vaincue et fermant sa paupière :

« Je t'adore ! Prends-moi ! Sois mon maître !... » Mais non,  
Car toujours ses marmots en joyeuse volée  
Accourent, et la veuve, un moment affolée,  
Se reprend — et garde son nom.

Et le beau laboureur, toujours timide et tendre,  
Garde aussi son aveu dans son sein renfermé ;  
Et, ne se doutant point combien il est aimé,  
Se dit qu'il faut encore attendre...

Ils attendront longtemps, — peut-être, hélas ! toujours, —  
Elle se confinant dans ses devoirs de mère,  
Lui, le cœur attristé, mais non la bouche amère,  
Se consolant à ses labours,

---

Tournant et retournant cette terre pour Elle,  
En extirpant l'ajonc, la ronce et les cailloux,  
Heureux lorsque ses blés font les voisins jaloux  
De Saint-Jean à la Vitarelle;

Et plus heureux encore, au retour des marchés,  
Lorsque, ayant empilé ses écus sur la table.  
Avant de regagner son alcôve à l'étable,  
— Tous, hormis eux, étant couchés, —

La veuve lentement se lève de sa chaise,  
Retenant à son cou son plus jeune endormi,  
Lui tend la main, très rouge (est-ce un reflet de braise?),  
Et lui dit : « Merci, mon ami ! »

Ah ! quels rêves alors dans la haute soupente  
Où l'haleine des bœufs dormants vient jusqu'à lui !  
Et de quel cœur il va, dès que l'aube aura lui,  
Labourer combe, plaine ou pente,

Et lancer à l'écho ces naïves chansons  
Qui charment le bouvier et bercent l'attelage,  
*Gestes* de quelque pauvre Homère de village,  
Trop vieux pour aller aux moissons !

Chante, beau laboureur, chante avec l'alouette,  
Avec le vent des bois, avec l'eau du vallon ;  
Et quand soufflent tes bœufs au bout du long sillon,  
Regarde la ferme muette :

---

Tu verras sur le seuil, au verger, au lavoir,  
Ou sous la haie en fleur embaumant sa lessive,  
La jeune femme en noir que ta voix rend pensive,  
Et qui de loin cherche à te voir.

Chante ! et jette à la fois au sillon que tu creuses  
Les grains qui rempliront ses greniers de froment,  
Et dans son cœur troublé le doux charme endormant  
De tes plaintes amoureuses.

Peut-être quelque jour, un soir de Messidor,  
En voyant ses marmots se rouler dans les herbes  
Ou, pendus à ton col, escalader les gerbes,  
— Ton front brun dans leurs boucles d'or, —

Elle laissera fuir au vent du soir les voiles  
Dont ses beaux cheveux blonds trop tôt s'étaient couverts,  
Et te tendra comme à ses fils ses bras ouverts,  
Aux pâles lueurs des étoiles.



*BERGER D'ABEILLES*

**L**E doux titre et l'emploi charmant :  
Être, en juin, un berger d'abeilles,  
Lorsque les prés sont des corbeilles  
Et les champs des mers de froment ;

Quand les faucheurs sur leurs enclumes  
Martèlent la faux au son clair,  
Et que les oisillons dans l'air  
Font bouffer leurs premières plumes !

Berger d'abeilles, je le fus,  
A huit ans, là-bas, chez mon père,  
Lorsque son vieux rucher prospère  
Chantait sous ses poiriers touffus.

Quel bonheur de manquer l'école  
Que l'été transforme en prison,  
De se rouler dans le gazon,  
Ou de suivre l'essaim qui vole,

En lui disant sur un ton doux  
Pour qu'il s'arrête aux branches basses :  
« Posez-vous, car vous êtes lasses ;  
Belles abeilles, posez-vous !

« Nous avons des ruches nouvelles  
Faites d'un bois qui vous plaira ;  
La sauge les parfamera :  
Posez-vous, abeilles, mes belles ! »

Et les abeilles se posaient  
En une énorme grappe grise  
Que berçait mollement la brise  
Dans les rameaux qui bruissaient.

« Père ! criais-je, père ! arrive !  
Un essaim ! » Et l'on préparait  
La ruche neuve où sans regret  
La tribu demeurerait captive.

Puis, sur le soir, lorsque, à pas lents,  
Du fond des pâtures lointaines  
Les troupeaux revenaient bêlants  
Vers l'étable et vers les fontaines,

Je retrouvais mon père au seuil  
Comptant ses bêtes caressantes,  
Et lui disais avec orgueil :  
« Toutes les miennes sont présentes ! »

Le doux titre et l'emploi charmant :  
Être, en juin, un berger d'abeilles,  
Lorsque les prés sont des corbeilles  
Et les champs des mers de froment !



*SAISIE-BRANDON*

LE soleil de juillet à la flamme aveuglante  
Enveloppe les blés dorés pleins de frissons,  
La prairie aux flots bleus, la forêt somnolente  
Et la bruyère où les criquets font leurs chansons.

On entend le bruit clair des faux que l'on aiguise,  
Là-bas, près des ruisseaux, au pied des trembles blancs ;  
Mais dans la chambre nue où le jour agonise  
Le fermier sent la mort qui s'approche à pas lents.

Nul ne connaît le mal sous lequel il succombe,  
Et l'art des médecins ne l'en saurait guérir;  
Muet, sans un soupir il descend vers la tombe,  
Et l'on dirait qu'il est bien aise de mourir.

C'est que sa bonne ferme aujourd'hui périclité,  
C'est que sa vigne est morte et que, de temps en temps,  
Un de ses fils pâlit, et se voûte et s'alite,  
Puis meurt de la phthisie à l'âge de vingt ans.

C'est que les revenus tous les ans s'amointrissent,  
Que le papier timbré grêle sur la maison,  
Et que c'est maintenant pour d'autres que mûrissent  
Les blés qu'il voit trembler d'ici sur l'horizon.

Oui, les huissiers hier sont revenus encore :  
Ils ont saisi les foins, les seigles d'or mouvant ;  
Ils les feront faucher dès demain, à l'aurore,  
Et le fermier verra cela — s'il est vivant !

Eh quoi ! Ses blés chéris aux étrangers en proie !  
Ses sueurs de l'automne et ses peurs de l'hiver,  
Et, depuis les beaux jours, son orgueil et sa joie,  
Ces blés roux comme l'or et lourds comme le fer ;

Ces blés que, jour à jour et comme par prodige,  
Il a vus naître, croître, et fleurir et jaunir,  
S'étoiler de bleuets, puis pencher sur leur tige  
L'épi mûr qu'à genoux l'homme devrait bénir ;



Ces blés faits de son sang et du sang de sa race,  
Et du sang de la terre où dorment les aïeux,  
Porteraient au grenier d'un créancier vorace  
Ce qu'ils tiennent de l'homme et du sol et des cieux !

A cette horrible idée, il s'agite dans l'ombre  
De la profonde alcôve où ses pères sont morts,  
Et qui tremble sous lui comme un vaisseau qui sombre,  
Prêt à jeter sa charge humaine à d'autres bords.

Puis la nuit vient avec ses terreurs et ses fièvres,  
Avec son grand silence irritant la douleur,  
Et les mots insensés qui se pressent aux lèvres,  
— Abeilles de la mort dont la bouche est la fleur.

Et dans sa gaine en bois pendue à la muraille  
Le balancier va, vient, mesurant et comptant  
Les heures, que parfois dans un bruit de ferraille  
Le vieux timbre fêlé proclame en chevrotant...

\* \* \*

Brusquement le coq chante et le fermier se dresse,  
Hagard, comme écoutant des bruits par les chemins,  
Sans voir sa femme en pleurs qui dans ses bras le presse,  
Ni ses plus jeunes fils qui lui baisent les mains.

« Ça! dit-il tout à coup, qu'on ouvre la fenêtre!  
Nos seigles et nos prés sont mûrs assurément;  
Enfants, le ciel blanchit, le jour va bientôt naître,  
Et les faucheurs seront ici dans un moment... »

Et de ses yeux qu'emplit déjà l'aube éternelle,  
Sur les sommets encor dans la brume assoupis  
Où l'alouette va bientôt ouvrir son aile,  
Il regarde ses prés et ses champs blonds d'épis.

Un instant lui suffit pour revivre sa vie :  
Il se revoit berger debout sur le coteau,  
La joue en fleur, les yeux brillants, l'âme ravie,  
Malgré l'hiver qui souffle aux trous de son manteau;

Puis laboureur tenant à deux poings la charrue  
Et pétrissant le sol de ses sabots trop lourds,  
Se piquant aux ajoncs de la lande bourrue,  
Brûlé, transi, trempé, — pourtant chantant toujours;

Puis nouveau marié revenant de l'église  
Par les blés déjà hauts qu'il frôle de la main,  
Avec son épousée au bras, la fière Lise,  
Que les fleurs des pommiers jalourent en chemin;

Puis père malheureux menant au cimetière,  
Par un pâle soleil d'automne, un fils chéri,  
Et refoulant avec effort sous sa paupière  
Les premiers pleurs filtrant de son grand cœur meurtri;

Puis enfin descendant un soir de la colline  
En froissant dans ses doigts un lourd papier timbré  
Qu'on vient de lui porter de la ville voisine,  
Et qu'avec peine son cadet a déchiffré...

Mais soudain le soleil surgit au front des hêtres,  
Emplissant le vallon de chants et de rumeurs.  
« Les faucheurs ! les huissiers ! fermez porte et fenêtres !  
Ah ! bourreaux ! attendez demain... puisque je meurs ! »

Les faucheurs, en effet, dressent leurs silhouettes  
Sur le ciel rose et pur, et l'on entend dans l'air  
Les perdrix rappeler, triller les alouettes,  
Et tinter le marteau sur l'acier au son clair.

Mais avant qu'une fleur tombe sur la prairie,  
Avant qu'un épi tremble au choc du fer luisant,  
Dans la ferme, là-bas, l'on sanglote et l'on prie,  
— Car la mort a fauché le pauvre paysan.



## LES SOURCES

*A Paul Montal.*

Où ! les sources des prés, les belles sources fraîches  
Qu'entoure un cadre vert de mousse ou de cresson,  
Et qui sortent du sol par de petites brèches,  
    Sans bruit, sans même une chanson ;

S'élèvent doucement comme un sein qui palpite,  
Et, dans leurs fins bouillons tamisant le soleil,  
Font d'un fétu qui tremble une blonde pépite,  
    D'un brin d'herbe un levier vermeil ;

Abreuvent par milliers les êtres d'une faune  
Pour qui ce creux d'un pied semble une mer sans bord,  
Et qu'effraye en passant la libellule jaune  
Vibrante en son corselet d'or;

Reflètent le ciel bleu, le nuage, la branche  
Berçant en ses rameaux le nid plein d'oisillons,  
Et le myosotis qui par grappes se penche  
Sur le seuil sombre des grillons!

Clares sources des prés, virginales fontaines  
Que jamais ne troubla l'averse ni le vent,  
Vous où je m'abreuvais, aux époques lointaines  
Où j'étais un candide enfant,

Que nous cachez-vous donc dans votre frais mystère?  
Que dit votre regard chaste et silencieux?  
Êtes-vous les miroirs ou les yeux dont la Terre  
Contemple et réfléchit les cieux?

Par les jours éclatants et par les nuits sans voiles,  
Sources, que cherchez-vous au fond du firmament?  
Le soleil dédaigneux, ou les mornes étoiles  
Qui ne vous voient pas seulement?...

Ah! n'aimez pas si loin, petites sources bleues!  
Placer haut l'idéal, c'est vouloir bien souffrir;  
Le cœur ne franchit pas des millions de lieues,  
L'amour d'un astre fait mourir.

Bornez votre horizon aux tranquilles prairies,  
Abreuvez les lézards, les grillons, les oiseaux,  
Semez parmi les fleurs vos blanches pierreries,  
Chantez en courant aux ruisseaux !

Quand deux pâtres naïfs de leurs chaumes arides  
Pour se désaltérer jusqu'à vous descendront,  
Versez-leur le trésor de vos ondes sans rides,  
Et sur vous rapprochez leur front.

Filles des noirs terrains et des neiges fondues,  
Qui jaillissez là-haut sur les plateaux herbeux,  
Coupes pleines toujours, par la Terre tendues  
Au laboureur comme à ses bœufs !

Vous qui du sol natal cueillez l'âme au passage  
Et nous versez les flots qui rendent fort et sain,  
Vous qui faites fleurir le sang jeune au visage  
Et la vaillance dans le sein !

Lorsque revient vers vous, vieilli, fiévreux et blême,  
Le petit paysan qui, d'un vain rêve épris,  
A quitté le sillon et la forêt qu'il aime  
Pour les faire aimer à Paris,

Si — vaguant par les prés où joua son enfance —  
Il se penchait sur vos flots purs comme autrefois,  
Sources, soyez pour lui des sources de Jouvence,  
Rendez-lui le cœur et la voix !

---

Rendez-lui le trésor de poésie agreste  
Qu'il portait dans son sein le jour qu'il vous quitta ;  
De son premier amour fécondez ce qui reste,  
    Pour qu'il chante ce qu'il chanta !

Faites sous ses regards passer au fond de l'onde  
L'image des beaux jours à jamais envolés,  
Le fantôme adoré de sa jeunesse blonde,  
    Fille des landes et des blés...

Et si vous ne pouvez arracher à la tombe  
Même l'ombre de ceux que nous avons chéris,  
Ni faire reverdir ce qui décline et tombe,  
    Fronts ravagés et cœurs taris,

Alors à ce rêveur qui demain ira boire  
Dans votre coupe fraîche où rien ne laisse un pli,  
A défaut de jeunesse, et d'amour, et de gloire,  
    Sources des prés, versez l'oubli !



*DANS LES BRUYÈRES*

**G**ENÊTS aimés, fleurs d'or de nos landes en friche,  
O vous que j'effeuillai sur mes amours défunts,  
Je vous préfère encor, plus vivace et plus riche,  
La bruyère de pourpre aux doux et fins parfums.

C'est la divine fleur des sols vierges encore,  
L'épanouissement des lieux inhabités;  
Elle a dans ses reflets les rougeurs de l'aurore,  
Et des soleils couchants les sanglantes clartés.



---

Elle passe six mois dans la neige et le givre,  
Laisse fuir Floréal sans daigner s'entr'ouvrir,  
Met longtemps pour éclore, ayant longtemps à vivre,  
Et devant l'hiver seul se décide à mourir.

Elle attend que les fleurs des genêts soient flétries,  
Que celle des pommiers s'en soit allée aux vents,  
Que la faux ait tondu les trèfles des prairies  
Et les bleuets épars dans l'or des blés mouvants.

Puis, quand la Terre est pâle et comme exténuée  
Par tant de floraisons, de feuilles et de grains,  
Sous le ciel d'août, où glisse à peine une nuée,  
S'ouvre au front des coteaux la fleur des noirs terrains ;

Et nos combes bientôt sont de vastes corbeilles  
Qui laissent dans le ciel fuir leurs parfums sacrés,  
Et vers qui le soleil amène les abeilles,  
Et les abois des chiens les perdreaux effarés.

C'est alors qu'il fait bon parcourir, à l'aurore,  
— Les pieds dans la rosée et le front dans l'azur, —  
Les landes que la fleur virginale décore,  
Lorsque l'on a quinze ans, et qu'on a le cœur pur !

\* \* \*

Et c'est ainsi qu'un jour, dans la bruyère humide,  
Jean, le pâle écolier jouant au fort chasseur,  
Sentit éclore en lui l'amour chaste et timide  
Dont il comprit trop tard la force et la douceur...

O grande paysanne, humble fille de ferme,  
Tu n'avais pour charmer que tes yeux ingénus,  
Ton rire clair et franc, ton cœur vaillant et ferme,  
Et la bruyère en fleur embaumant tes pieds nus!

Et tu prévoyais bien, étant prudente et sage,  
Que ton amour pour lui n'irait point sans regret,  
Qu'il était à l'automne un oiseau de passage,  
Et que sa destinée un jour te le prendrait.

Mais tu l'aimas quand même, et de toute ton âme ;  
Tu l'aimas d'un amour confiant, simple et fort ;  
Et quand un autre, un jour, te demanda pour femme,  
Tu pus aller à lui, triste, mais sans remord,

Et dire, en lui tendant ta main loyale et fière  
Et ta lèvre d'où nul mensonge ne sortit :  
« Ne me demandez pas d'être à vous tout entière,  
Car un coin de mon cœur reste au pauvre petit ! »

\*  
\* \*

Or vingt ans ont passé sur cette fraîche idylle,  
Vingt fois sur nos coteaux la bruyère a fleuri ;  
Jeanne est restée aux champs, Jean a fui vers la ville,  
Et leurs yeux ont pleuré, mais leurs cœurs ont guéri.

Maintenant, quand septembre au pays nous rappelle,  
Si nous allons errer sur les sommets en fleurs,  
Il la retrouve, un peu vieillie, encore belle,  
Dans son petit jardin plein d'oiseaux querelleurs.

Elle lui tend la main par-dessus la clôture,  
Lui sourit doucement, en rougissant un peu :  
« Quoi ! monsieur Jean, c'est vous ? Et par quelle aventure ?...  
Je vois que vous allez toujours bien, grâce à Dieu !

— Assez bien, Jeanne ; et toi ? te sens-tu bien heureuse ?  
— Heureuse ? Nous mangeons du pain, en travaillant ;  
Ma nichée est robuste, encor qu'un peu nombreuse,  
Et puis la Terre est bonne et mon homme est vaillant.

« Ah ! certes, la besogne est quelquefois bien dure,  
Et l'on n'arrive pas sans peine ni souci ;  
Nous semons, et parfois la grêle ou la froidure  
Moissonnent avant nous... mais Dieu le veut ainsi. »

---

Et j'écoute, ravi, ses phrases résignées  
Se fondre dans le bruit que les essaims, le soir,  
Font entendre en volant aux ruches alignées  
Sous le mur où, l'hiver, l'aïeule vient s'asseoir.

Jean voudrait, oubliant et le monde et ses rêves,  
Rester là longuement, toujours, sans un regret,  
Sous les poiriers moussus, près des lins et des fèves,  
A regarder la lande en fleurs et la forêt.

Mais mon appel soudain le ramène sur terre :  
« Il faut partir ! — Déjà ? dit Jeanne tristement.  
Soupez ici ; la ferme est pauvre et solitaire,  
On n'y trouve ni vin, ni miche de froment ;

« Mais j'ai de bons œufs frais, du miel et de la crème.  
Mes fils vont arriver de l'école à l'instant,  
Mon mari du labour... Chacun ici vous aime...  
Acceptez... tous les deux ! — Non, Jeanne, on nous attend.

Et Jean me suit, le cœur serré, l'âme remplie  
Du désir de rester, du devoir de partir ;  
Et j'entends Jeanne encor qui l'appelle et supplie ;  
Mais lui presse le pas, de peur de consentir.

Ah ! ne remuez pas les cendres où sommeille  
Votre amour d'écoliers aux souvenirs troublants !  
Coule ta vie en paix sur ta lande vermeille,  
Jeanne ! — et laisse venir tes premiers cheveux blancs !

---

*AUX PAYSANS*

QUAND le train haletant loin du pays m'emporte,  
Mes pleurs mal essuyés me remontent aux yeux  
A voir des paysans, sur le seuil de leur porte,  
D'un grand geste amical me faire leurs adieux.

Que ce soit un vieillard presque au bout de sa vie,  
Une mère joyeuse avec ses nourrissons,  
Une enfant soulevant son blanc rideau, j'envie  
Ceux qui savent rester tandis que nous passons.

Qu'allons-nous donc chercher, et qu'est-ce qui nous tente ?  
Quel mirage enchanteur luit au bout du chemin,  
Qui nous fait préférer au vieux foyer la tente  
Que l'on dresse ce soir et qu'on roule demain ?

Pourquoi quitter le sol où sont rentrés nos pères,  
Et respirer un air fait pour d'autres poumons ?  
Ce qui rend nos sapins et nos chênes prospères,  
C'est qu'ils poussent toujours aux pentes de nos monts...

Je t'admire, vieillard, qui fus soldat peut-être,  
Mais qui, libre, revins en hâte à ton clocher,  
Fermas les yeux à ceux qui te donnèrent l'être,  
Et trouvas le bonheur au seuil sans le chercher.

Tu suspendis ton sac, un soir, au coin de l'âtre,  
A l'endroit où jadis ton père mit le sien,  
Tu repris le sarrau du bouvier ou du pâtre,  
Et labouras le champ qu'avait bêché l'Ancien.

Et voici maintenant que — marchant sur ta trace —  
Tes fils tiennent l'araire et mènent les troupeaux,  
Et que des petits-fils sur l'arbre de ta race  
Greffent de verts bourgeons et des espoirs nouveaux.

Ah ! dis-leur bien surtout, quand ils seront à l'âge  
Où le désir de voir allumera leurs cœurs,  
D'aimer toujours leur coin de terre et leur village,  
De le quitter conscrits, d'y retourner vainqueurs.

---

Dis-leur qu'ils serviront beaucoup mieux leur patrie  
— Après avoir versé ce qu'on lui doit de sang —  
A promener le soc dans la terre meurtrie  
Qu'à parcourir le monde avec un sabre au flanc.

Apprends-leur que la plume est un outil frivole  
Qui ne fait quelque bien qu'au prix de mille maux,  
Que la gloire est l'oiseau farouche qui s'envole  
Quand on croit le saisir en courbant les rameaux ;

Et que l'atteindraient-ils dans leur course affolée,  
Y joindraient-ils encore et fortune et pouvoir,  
Cela ne vaudrait pas, au creux de ta vallée,  
La maison et l'enclos qui forment ton avoir.

Qu'ils ne jalouent pas surtout ceux qui, moins sages,  
Vont porter loin des bois, des vignes et des blés,  
Tous les trésors de force et de foi que dix âges  
De paysans en eux avaient accumulés.

Car le bonheur n'est pas à celui qui déserte,  
Qu'il quitte son foyer ou quitte son drapeau ;  
Et ses aïeux, les bras croisés sous l'herbe verte,  
Ne l'ont jamais béni du fond de leur tombeau.

Restez sur le sillon où chante l'alouette,  
Paysans, et chantez comme elle en travaillant !  
La ville rend le corps lâche et l'âme inquiète :  
Le sol fait l'esprit libre et fait le bras vaillant.

---

Il conserve longtemps la puissance et la joie,  
Ride le front très tard, le cœur plus tard encor ;  
Et lorsque pas à pas on redescend la voie,  
Il met en vous la paix de son vaste décor.

La mort même au vallon natal doit être douce ;  
Devant les blés mouvants et les bois reverdis,  
Mourir c'est seulement s'en aller, sans secousse,  
Laisant son champ prospère et ses enfants grandis,

En se disant : « J'ai fait ma tâche tout entière,  
J'ai pris toute ma part de joie et de douleur ;  
C'est un lit bien étroit qu'un coin au cimetière,  
Mais on doit bien dormir sous les ronces en fleur ! »





## LA FORÊT

*A André Theuriel.*

J'AI quitté ma forêt que mordore l'automne,  
Pour la mer de Provence aux éternels flots bleus;  
Toutes deux font leur chant confus et monotone,  
Sur la berge ou le long des coteaux onduleux.

Mais, je le dis bien haut, j'aime mieux la première :  
Elle est moins vaste, elle est moins morne, elle n'a pas  
Cet éclat aveuglant et dur sous la lumière,  
— Faux sourire cachant le gouffre et le trépas.

---

Elle n'attire point au chant d'une sirène  
Les hommes beaux et forts qu'elle veut dévorer ;  
Quand la joie ou le deuil vers elle nous entraîne,  
On y peut sans péril aller rire ou pleurer.

Ses monstres ne sont rien auprès de ceux de l'onde ;  
Ses drames — mort d'un garde ou de deux bûcherons —  
Ne vont pas de longs mois épouvanter le monde,  
Ni plonger dans le deuil plusieurs milliers de fronts.

Elle ne fait jamais, d'ailleurs, que se défendre :  
Rarement elle tue, et toujours à regret ;  
Puis soudain redevient douce, plaintive et tendre,  
Et se lamente comme une mère ferait...

La forêt, c'est encor la Terre maternelle,  
Meilleure que l'abîme aux vastes flots salés ;  
Sur nos lointains berceaux elle étendit son aile,  
C'est la sœur de la vigne et l'aïeule des blés.

La forêt est sacrée, et ses hautes ramures  
Où, selon les saisons, le vent change de voix,  
Ont éveillé le rêve à leurs vagues murmures  
Et mis l'homme à genoux pour la première fois.

La forêt est féconde, et tout d'abord nos pères  
De faines et de glands à son ombre ont vécu ;  
Elle prête aux proscrits ses sauvages repaires,  
Elle est l'abri dernier d'un grand peuple vaincu.

\*  
\* \* \*

L'homme ingrat la mutile, ou la brûle, ou l'arrache  
Pour augmenter ses champs, ses vignes et ses prés,  
— Promenant la charrue où retentit la hache,  
Et préférant le chaume aux vieux chênes sacrés ;

Mais la forêt pardonne et reconquiert les pentes,  
Dès que l'homme distrait a détourné les yeux ;  
Elle refait pour lui des timons, des charpentes  
Et des rameaux épais qui chantent dans les cieux.

Que dis-je ! quand il veut, emporté par son rêve,  
Aller voir ce que cache au loin le gouffre amer,  
La forêt fait rouler ses vieux troncs sur la grève,  
Et fournit le vaisseau qui domptera la mer.

Puis, lorsque l'Océan, dans son aveugle rage,  
Ainsi qu'un étalon qu'exaspère le mors,  
De sa croupe a jeté le navire au rivage  
Et craché dans des flots d'écume un tas de morts,

La forêt donne encor des planches pour la bière,  
Une croix pour l'endroit précis où chacun dort,  
Et, pour cacher l'argile ou réchauffer la pierre,  
Le tourbillon plaintif de ses feuillages d'or...

Peut-être quelque jour, quand finiront nos races,  
Lorsque routes, cités, vains labeurs de nos mains,  
Sur le globe seront semblables à ces traces  
Que laissent les fourmis traversant nos chemins,

Sur la Terre vieillie et veuve de ses hommes,  
Les bois victorieux jusqu'aux mers s'étendront,  
Et les chênes, croissant librement où nous sommes,  
Sur l'humanité morte à jamais pleureront.



## LE PHARE

*A mon ami N. Noble.*

Sous la pluie ou le vent, dans l'azur ou la brume,  
Dès que monte le flot et que la nuit descend,  
A l'horizon, là-bas, le phare se rallume  
Et cligne avec lenteur son œil doux et puissant.

Sentinelle attentive à son poste fidèle,  
Par-dessus les embruns et les paquets de mer,  
Il aperçoit au loin toute voile et toute aile,  
Et leur fait signe d'un éclair.

Et tous accourent, tous, à sa flamme bénie :  
Frêle barque, trois-mâts svelte, cuirassé noir,  
— Fuyant la nuit profonde et l'horreur infinie, —  
Comme des papillons à la lampe, le soir.

Car à tous cet œil d'or dit : « C'est ici la rive,  
C'est le port abrité de la pluie et du vent,  
Le vieux quai dont l'anneau de fer, quand on arrive,  
Vous saisit comme un poing vivant.

« C'est la plage, pêcheur, où ta femme anxieuse,  
Un nourrisson au sein, interroge les flots ;  
Proscrit, c'est le foyer ; c'est la cité joyeuse,  
Peuple joyeux des matelots.

« C'est, là-haut dans les pins, l'oratoire à la Vierge  
Où — sceptiques à terre et dévots à la mer —  
Pour accomplir un vœu vous porterez un cierge  
Près du cierge apporté par vos mères, hier.

« Vieux marins qu'ont lassés la tempête et la lame  
Et vingt cieus sous lesquels le sort vous a menés,  
Vous qui, le hâle au front et le vide dans l'âme,  
A la Terre enfin retournez,

« Je vois, sur le coteau qui domine la rade  
Et d'où votre œil encore errera sur les eaux,  
La petite maison à la blanche façade  
Où la vigne étend ses réseaux ;

---

« Sur la terrasse un pin à la vaste ramure  
Ouvre son parasol où, l'hiver et l'été,  
Le mistral va pour vous mettre son grand murmure,  
Écho de l'Océan à regret déserté.

« Et toi, petit soldat, gentil troupier de France,  
Qui reviens du Tonkin où ton sang a coulé,  
Gardant dans tes yeux noirs agrandis de souffrance  
L'amour de la glèbe et du blé,

« Viens aussi! J'aperçois, ou du moins je devine  
Dans les arbres, là-bas, le petit clocher bleu  
Dont les voix ont toujours cette douceur divine  
Qui te faisait pleurer à l'heure de l'adieu... »

Oh! par les mâts rompus et par l'aile meurtric,  
Par les cœurs qu'au pays ramène un grand amour,  
Sois béni, phare d'or, regard de la Patrie,  
Œil doux comme celui d'une mère au retour!



## PETIT SOLDAT

*A François Coppée.*

C'ÉTAIT un pauvre fils des genêts, comme moi,  
Que le sort, à vingt ans, avait pris à sa terre,  
Et qui, de laboureur devenu militaire,  
S'alla battre au Tonkin sans trop savoir pourquoi,  
Reçut une blessure à Lang-Son, prit les fièvres,  
Et repartit, le nom du pays sur les lèvres,  
Soutenu par l'espoir que, dans quarante jours,  
Il verrait ses bois, sa mère et ses amours,  
Et Jacques son cadet, l'humble gardeur de chèvres,



Dont il avait reçu, la veille encor, ceci  
Écrit d'une écriture énorme et mal peignée :  
« Mon cher frère, on va bien toute la maisonnée,  
Papa va bien, maman aussi, Louise aussi.  
Ménage-toi. Le blé manquera cette année.  
Adieu. Reviens bientôt : nous avons du souci .. »

Il revient, en effet, de toute la vitesse  
D'un grand navire blanc qui vogue vers Toulon.  
Mais le ciel est de flamme, et le chemin est long ;  
Et le pauvre fiévreux regarde avec tristesse  
L'océan Indien sans cesse s'élargir,  
Et le couchant flamber, et l'aurore rougir,  
Sans que, réalisant jamais son espérance,  
Montent à l'horizon les collines de France...  
Un jour pourtant, la brise entrant par le sabord  
Plus fraîche, plus légère et comme parfumée,  
Il s'éleva soudain une rumeur à bord :  
Ainsi l'essaim bruit dans la ruche fermée  
Lorsque avril, sur le saule en hiver engourdi,  
Fait gonfler les bourgeons de son souffle attiédi.  
« Terre ! » Le pauvre enfant dans son lit se redresse,  
Court sur le pont : c'est bien la France cette fois,  
— Non le Rouergue encor, ses landes et ses bois,  
A qui je garde aussi ma jalouse tendresse, —  
Mais la Provence en fleurs où l'on songe à la Grèce.  
C'est Toulon !...

On débarque. En vingt heures au plus  
Le blessé reverra ses genêts et ses hêtres,

Le toit de l'amoureuse et celui des ancêtres,  
Son cadet très grandi, son aïeul tout perclus,  
Ses parents, ses bœufs roux, les choses et les êtres  
Vers qui son cœur poussa tant d'élangs superflus.  
Et le voilà, domptant la fièvre qui le mine,  
De peur que l'hôpital ne l'arrête en chemin,  
Sur le quai qu'un rayon de soleil illumine,  
Qui marche, son congé de trois mois dans la main,  
Et veut partir ce soir pour être loin demain.  
— Tel un fauve blessé sur la neige rougie  
Se traîne, se raidit, s'interdit de crier,  
Et rappelant à soi toute son énergie,  
Se hâte pour venir mourir dans son terrier.  
Mais le mal est plus fort que la volonté même ;  
Et le petit troupier n'a pas fait deux cents pas,  
Qu'il s'arrête ébloui, l'œil hagard, le front blême,  
Et tombe en murmurant : « Mon Dieu ! je ne peux pas ! »

Saint-Mandrier\* le prit qui ne les rend plus guères,  
Ces pauvres revenants de nos lointaines guerres...  
J'allai le voir couché dans son lit d'hôpital,  
Et, dès le premier jour, je lus dans son œil morne  
Le désespoir profond, sans remède et sans borne,  
De quiconque meurt seul loin du pays natal.  
« Nous irons le revoir ensemble, lui disais-je,  
Courage ! en ce moment nos champs sont sous la neige.

\* Hôpital maritime situé dans la presqu'île de ce nom, près de Toulon.

Respirons l'air des pins à deux pas des flots bleus :  
Et lorsque avril fera sur nos coteaux frileux  
Gazouiller le pinson et la grive, vers Pâques,  
Un soir, le sac au dos, le bâton à la main,  
Quittant la diligence et prenant le chemin,  
L'étroit chemin creusé par les chèvres de Jacques,  
Nous tombons chez les tiens à l'heure où tintera  
L'Angélus, dont l'écho dans notre cœur battra...  
Te figures-tu bien la surprise, la joie ?  
On se dresse, on s'écrie, on s'embrasse... Le feu,  
Qui faiblissait déjà, se ranime et flamboie,  
Et dans son coin l'aïeul, dont l'œil de pleurs se noie,  
Ne peut que répéter : « Mon Dieu ! c'est lui ! Mon Dieu ! »  
La poêle rit, le vin dans les verres pétille.  
Jacques court t'annoncer à toute la famille,  
Et la maison s'emplit de monde, et tout à coup,  
Rougissante et hardie à la fois, l'humble fille  
Qui t'aime se suspend des deux bras à ton cou...  
A quand la noce ? — Assez ! assez ! Je fais un rêve !  
S'écriait le fiévreux ; jamais ça ne sera...  
C'est avec un cercueil que l'on me mariera... »

L'espoir pourtant faisait à ses maux quelque trêve,  
Et je crus un instant même qu'il guérirait  
Quand les souffles des flots et ceux de la forêt  
Parfumeraient, en mars, la colline et la grève  
Et que sur les coteaux la vigne fleurirait.  
Il n'en fut rien, hélas ! La sève était tarie ;  
Il avait beau toucher le sol de la patrie,

Respirer son air pur, boire son soleil d'or,  
Sa mère et son clocher étaient trop loin encor.  
Il mourut, sans revoir ceux dont, à l'agonie,  
On cherche autour de soi la figure bénie,  
Sans leurs baisers, sans leurs adieux, sans leurs sanglots,  
Un soir que le mistral rugissait sur les flots.

On l'enterra, le jour d'après, sur la colline  
Qui vers la pleine mer se déroule et s'incline,  
Et d'où l'œil voit partir, comme des goëlands,  
De grands vaisseaux joyeux, de conscrits plein les flancs,  
Allant porter au loin l'honneur de notre race,  
— Puis revenir, hélas! plus tristes et plus lents,  
Sur les mêmes flots bleus et dans la même trace,  
Les mêmes grands vaisseaux en hôpital changés,  
Et par la mort en route aux trois quarts allégés,  
Ne rapportant plus rien à la France appauvrie  
Que des fantômes noirs à la face amaigrie,  
Fiévreux ou mutilés, que le trépas souvent  
Rattrape même en route, ou cueille en arrivant...

Toi, tu dors maintenant, ami, sous la croix noire  
Qui gardera trois ans à peine ta mémoire,  
Et sur laquelle nul n'ira prier jamais.  
Ceux qui liront ces vers sauront que je t'aimais,  
Et la vague, en venant écumer au rivage,  
Te chantera toujours sa complainte sauvage  
Mêlée au bruit des pins pleurant sur les sommets.  
Mais cela ne vaut pas la sépulture agreste

---

Dans l'étroit cimetièrre à l'église adossé  
Où l'herbe reverdit quand l'hiver est passé,  
Où le premier qui part attend celui qui reste,  
Sachant bien qu'il viendra, d'un pas lent ou pressé,  
Puis un autre après lui, puis toute la famille,  
La tête près du mur où le lézard frétille,  
Côte à côte dormir d'un confiant sommeil,  
— Jusqu'à l'heure où, là-haut, dans le grand ciel vermeil,  
Le coq que le clocher érige en sentinelle,  
Voyant à l'orient poindre un nouveau soleil  
Dont l'ardente clarté sera l'aube éternelle,  
Ouvrira tout à coup son gosier et son aile,  
Et des morts qu'il gardait sonnera le réveil.



## NOTRE BASTIDE

*A deux terriennes, Madeleine et Marguerite.*

Tu me reproches quelquefois  
D'aimer trop les champs et les bois  
Et de toujours chanter la Terre ;  
Mais ne l'aimes-tu pas un peu,  
Toi qui, là-bas, sous ton ciel bleu,  
Vas devenir propriétaire ?

---

— Oh ! seulement d'un petit coin  
Qu'on pourrait couvrir au besoin  
Avec un grand mouchoir de poche.  
— D'accord ! — Où rien ne poussera,  
Et qui, sans doute, ne vaudra  
Que par la mer dont il est proche...

— Tel qu'il est, tu l'aimes pourtant ;  
Et ton cœur, en secret content  
D'une acquisition pareille,  
Rêve déjà d'y voir grandir,  
Et tous les printemps reverdir,  
Large figuier et blonde treille.

« Et quelle treille ! De ces plants  
Aux grains ambrés et succulents  
Dont fait son collier ta Provence,  
Et d'où jaillit ce vin vermeil  
Qui rallume en nous le soleil  
Et le pays et la jouvence !... »

\* \* \*

— « Et toi, Marguerite, à ton tour  
Tu te prends d'un subit amour  
Pour la pauvre vieille nourrice,  
Et tu veux, pour te recevoir,  
Qu'elle fasse tout son devoir,  
Et que ce coin de roc fleurisse !

« Qu'il ait des reines de ton nom,  
Des roses, mousseuses ou non,  
Des dahlias aux fleurs sanglantes,  
Des bleuets comme en ont nos blés,  
Bref, dans un arpent rassemblés,  
Les trésors du Jardin des Plantes!...

\* \* \*

« Fleurs et fruits! — Et ce n'est pas tout!  
Nous aurons un bassin au bout,  
Dites-vous, toujours plein d'eau vive;  
Et sur les églantiers du fond,  
Ainsi que les paysans font,  
Nous sécherons notre lessive.



---

« Nous aurons même un poulailler,  
Un beau coq pour nous réveiller,  
Des pondeuses à rouge crête,  
Des œufs frais à tous nos repas,  
Et qui sait si nous n'irons pas  
Jusqu'où ne put aller Perrette!

— Quoi! la vache et le veau! holà!  
Mais qu'est-ce donc que tout cela,  
Sinon l'amour dont tu me blâmes,  
Cet amour qui tient enchaînés  
Sur le sillon dont ils sont nés  
Tous les corps et toutes les âmes?

« Ce puissant et subtil aimant  
Qui fait trouver le roc charmant  
Et la lande inculte superbe;  
Ce fil divin qui part du sol,  
Suit l'homme et l'oiseau dans leur vol,  
Et les ramène au nid sous l'herbe! »



*JEAN LE PATRE**A Leconte de Lisle.*

**J**EAN LE PATRE, de Ginestous,  
Dans le canton connu de tous,  
Vient de mourir sans agonie ;  
Il avait quatre-vingt-sept ans,  
Tous ses cheveux, toutes ses dents,  
Et, dans son genre, du génie.

---

Son goût, qui jamais ne changea,  
A six ans lui faisait déjà  
Suivre le berger de la ferme,  
Qui — comme un roi son héritier —  
L'initiait au dur métier,  
En lui disant : « Sois bon et ferme !

« Chaque matin, en te levant,  
Consulte le ciel et le vent,  
Puis choisis bois, lande ou prairie,  
Et sache que l'erreur d'un jour  
Peut compromettre sans retour  
Ton renom et ta bergerie.

« Aide-toi d'un chien fort et doux,  
Capable d'imposer aux loups  
Et de les tenir en haleine,  
Mais incapable d'arracher  
A la brebis qu'il court chercher  
Même un léger flocon de laine. »

Et puis des conseils répétés  
Pour les hivers, pour les étés,  
Pour l'achat, la vente, la tonte,  
Des remèdes pour tous les maux,  
Des proverbes en quatre mots,  
Le tout orné de plus d'un conte...

\*  
\* \* \*

Vers sept ans, le vieux magister  
A ce gars ivre de grand air  
Voulut en vain montrer ses lettres :  
L'esprit de Jean était rétif  
Et s'envolait inattentif  
A tout instant par les fenêtres.

« Bête il est et bête il sera, »  
Dit-on au père, qui sacra,  
Dans le premier vent de colère :  
« Mais, malheureux, il faut manger !  
Que veux-tu donc être ? — Berger !  
— Sois berger, si ça peut te plaire !... »

Berger ! il le fut dès ce jour,  
Avec bonheur, avec amour,  
Berger sans relâche et sans trêve,  
Berger de vaches et de veaux,  
De chèvres par monts et par vaux,  
Puis berger de moutons, — son rêve !

---

Large chapeau, long sarrau gris,  
Des sabots à ses pieds meurtris,  
Le fouet comme un sceptre en sa droite,  
Sa miche ronde sous le bras  
Et son grand chien jaune à poil ras  
Suffisaient à son âme étroite.

Ses frères s'instruisaient un peu.  
Le cadet allait au chef-lieu,  
Entrait même au grand séminaire ;  
L'ainé, Pierre, se maria ;  
L'un laboura, l'autre pria :  
Jean fut berger à l'ordinaire.

Par la pluie et par le soleil,  
Que le mont fût sombre ou vermeil  
Et la plaine fleurie ou morne,  
Il fut berger, toujours berger,  
Sans même un désir de changer,  
Immuable comme la borne.

\*  
\* \* \*

Le jour qu'il eut atteint vingt ans,  
Il se troubla quelques instants  
En avançant sa main vers l'urne ;  
Mais il s'était bien confessé,  
Et par le sort il fut laissé  
A sa montagne taciturne.

Un flot de rubans au chapeau,  
Il retourna vers son troupeau,  
Comme un amant vers sa maîtresse,  
Et quinze jours l'écho des bois  
Répercuta sa rude voix  
Clamant des hymnes d'allégresse ;

Non point des chansons de conscrits,  
Mais des psaumes latins, appris  
Lambeaux par lambeaux à l'église,  
Et qui, sur nos sommets déserts,  
Faisaient de sauvages concerts  
Mélés aux plaintes de la bise.

---

Et depuis lors, nul incident  
Dans cette vie. En dévidant  
Le fuseau des jours monotones,  
Il vécut sur les monts fleuris,  
Les durs ajoncs, les chaumes gris,  
Étés, hivers, printemps, automnes.

\*  
\* \*

Connut-il l'amour, ce terrien ?  
Personne n'en sut jamais rien.  
On dit que sous sa limousine,  
Quand l'autan élevait la voix,  
Venait s'abriter quelquefois  
Une pastourelle voisine.

Mais, comme ce bizarre amant  
Ne leur parlait probablement  
Que chiens et loups, brebis et chèvres,  
Qu'il était gauche et primitif,  
Et jamais d'un baiser furtif  
N'effleurait leurs yeux ni leurs lèvres,

Elles l'avaient toutes laissé,  
— Le cœur peut-être au fond blessé,  
Mais sans en rien faire paraître,  
Se guérissant à sa façon  
D'un rosaire ou d'une chanson,  
Et ne contant son mal qu'au prêtre.

\*  
\* \*

Ah ! ce prêtre, du ciel tombé,  
Ce frère cadet, « notre abbé »,  
Comme en nos fermes on le nomme,  
Ce conseiller, ce protecteur,  
Ce suprême consolateur,  
Moins que Dieu, mais bien plus qu'un homme !

De quelle ferveur l'entourait  
Jean le Pâtre ! Et comme il pleurait  
D'amour quand, selon sa promesse,  
S'en vint le nouveau tonsuré,  
A la place du vieux curé,  
Dans la paroisse chanter messe !



---

Quelle fête de le revoir,  
Une fois l'an, surgir tout noir  
Sur les monts de bruyères roses,  
Bénir moutons, ruches et bœufs,  
Embrasser ses petits neveux  
Et sourire aux aïeuls moroses,

Puis repartir, disant à Jean :  
« Il faut que je sois diligent ;  
Quand tu dors trop, ton troupeau bèle :  
Frère, je suis berger aussi  
D'un troupeau qui paît loin d'ici,  
Qui craint les loups et me rappelle... »

Et l'abbé fouettait sa jument ;  
Et Jean mélancoliquement  
S'en retournait parmi ses ouailles,  
Qui l'accueillaient avec des bonds,  
Des bêlements joyeux et bons  
Et des carillons de sonnailles.

\* \* \*

Et les ans s'en allaient pourtant,  
Comme l'eau qui coule en chantant  
Des hauts plateaux vers la rivière.  
Les vieux mouraient, les petits-fils  
Grandissaient, par d'autres suivis,  
Brins de chanvre en la chènevière.

Lors, voyant blanchir ses cheveux,  
Jean ne songeait qu'à ses neveux,  
Les emmenait dans les bruyères,  
Leur fabriquait mille joujoux,  
Cages d'osier, bâtons de houx,  
Et chars à charrier des pierres,

Cherchant auquel d'entre eux céder  
L'insigne honneur de commander  
Après sa mort moutons et chèvres,  
A qui transmettre ses leçons,  
Sa panetière et ses chansons,  
Et la trompe où soufflaient ses lèvres ;

---

A qui donner aussi le bas  
Qu'il cachait avec soin là-bas,  
Dans un mur de sa bergerie,  
Le bas de laine où tous les ans  
Tombaient quelques écus luisants  
A la joyeuse sonnerie ;

A qui donner son chien Labri,  
Et sa canardière, et l'abri  
Qu'il s'était creusé sous la table  
D'un vieux dolmen casematé,  
Bien chaud l'hiver, bien frais l'été,  
Malgré son aspect redoutable.

\* \* \*

Or quand il eut fait choix enfin  
— Lui, roi des bergers — d'un dauphin,  
Sans lui céder le sceptre encore,  
Il se sentit plus rassuré  
Et, d'un gros souci délivré,  
Chanta d'une voix plus sonore.

---

Et puis ce fut un beau vicillard,  
Le premier de tous dans son art,  
Et qu'on venait de quatre lieues,  
Quand dépérissait un troupeau,  
Consulter, la main au chapeau,  
Au milieu de ses landes bleues ;

Un vrai mage de l'ancien temps,  
Lisant dans les cieux éclatants  
Les jours sereins et les tempêtes,  
Et trouvant contre les douleurs  
Des remèdes parmi les fleurs  
Que broutaient en passant ses bêtes.

Religieux à sa façon,  
— Par le cœur, non par la raison, —  
Se figurant une autre vie  
Où par des pâturages verts  
Que ne flétriraient nuls hivers  
Il errerait l'âme ravie,

Suivi de longs troupeaux bêlants  
Qu'il promènerait à pas lents,  
Sans craindre ni loup ni vipère,  
Et ramènerait au bercail,  
En passant sous un beau portail  
Où les compterait Dieu le Père.

---

\*  
\* \*

Et, comme un soir il s'absorbait  
Dans ce rêve, à l'heure où tombait  
Une nuit d'août aux légers voiles,  
Son regard soudain se troubla,  
Et sa belle âme s'envola  
Sans un effort vers les étoiles.

On le trouva le lendemain,  
Son chien aux pieds, sa trompe en main,  
Rigide et froid comme la pierre;  
Son troupeau bêlait alentour,  
L'alouette chantait le jour,  
Mais Jean n'ouvrait plus sa paupière...

Jean le Pâtre, de Ginestous,  
Dans le canton pleuré de tous,  
Fut couché dans le cimetière,  
Mais son esprit habite encor  
La lande aux fleurs de pourpre et d'or  
Où s'écoula sa vie entière.

## UNE VIE

*A Auguste Dorchain.*

QUE fais-tu, seul sur le chemin,  
Grave comme un petit Romain ?  
A deux ans on est donc un sage ?  
Et que serres-tu dans ta main  
Dont tu te noircis le visage ? »

L'enfant, levant sur moi ses yeux  
Emplis d'azur comme les cioux,  
Parait d'abord vouloir se taire,  
J'insiste. Alors, très sérieux :  
« Je m'amuse avec de la terre ! »

---

\* \* \*

— « Je t'admire, petit conscrit  
Qu'à la charrue hier on prit  
Et qu'un air de clairon enivre !  
Quoi donc ! la guerre te sourit ?  
Es-tu si fatigué de vivre ? »

Le petit conscrit gravement  
M'a dit : « Je suis le régiment,  
Sans aimer l'habit militaire,  
Parce qu'il faut à l'Allemand  
Aller reprendre notre terre ! »

\* \* \*

— « Tu vas te marier, dit-on,  
Avec la grande Jeanneton ?  
Un gars comme toi, c'est folie  
D'aller choisir dans le canton  
La moins jeune et la moins jolie !

— Jeune et jolie, oui, c'est charmant,  
Mais cela passe en un moment ;  
Jeanneton, par-devant notaire,  
M'apporte des champs de froment,  
Et ça dure toujours, la terre ! »

\*  
\* \* \*

— « Où vas-tu, pauvre petit vieux,  
Courbé sur ton bâton noueux,  
A travers les plaines arides ?  
Je vois des larmes dans tes yeux,  
Et compte tes maux à tes rides... »

— Je vais, ma foi, je ne sais où ;  
Étant sans force et sans un sou,  
Mes fils me laissent solitaire...  
Je me suis mis la corde au cou  
Quand je leur ai cédé ma terre... »



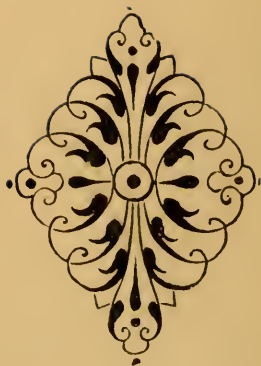
---

\* \* \*

Aux rayons du soleil couchant,  
Un cercueil passe au bout du champ  
Où l'on commence les semailles.  
Le berger interrompt son chant,  
Le bélier son bruit de sonnailles;

Et le semeur suspend son pas,  
Et marmotte un *Pater* tout bas;  
Puis, reprenant sa marche austère :  
« Va, pauvre vieux ! ne te plains pas,  
Tu dormiras bien dans la terre ! »







## TERRE DE FRANCE

OUI, partout elle est bonne et partout elle est belle,  
Notre terre de France aux mille aspects divers !  
Belle sur les sommets où trônent les hivers,  
Et dans la lande funèbre à l'araire rebelle,  
Belle au bord des flots bleus, belle au fond des bois verts !

Belle et bonne aux coteaux où la vigne s'accroche,  
Et dans la plaine grasse où moutonnent les blés ;  
Bonne dans les pâlis où les bœufs rassemblés  
Mugissent ; bonne encore aux fentes de la roche  
Où les oliviers gris aux figniers sont mêlés !

---

*Au front des pics neigeux où l'aigle pend son aire,  
Et dont le soleil fait des tours de diamant,  
Dans le glacier d'où sort le givre en écumant,  
Et d'où parfois, avec un fracas de tonnerre,  
L'avalanche bondit sur nos champs de froment,*

*Belle et bonne toujours, à la fois forte et douce,  
Notre terre se dresse en granit menaçant,  
Tourne vers l'étranger son plus âpre versant,  
Et nous déroule l'autre en gradins, sans secousse,  
Comme un tapis moelleux qui d'un palais descend.*

*Et là-bas, tout au bout du morne promontoire  
D'où s'élèvent, le soir, les cris et les sanglots  
Des mères et des sœurs pleurant nos matelots,  
Notre terre est superbe en sa double victoire  
De ses feux sur la nuit, de ses rocs sur les flots!*

*Elle est belle surtout au pays d'où nous sommes,  
Provençaux ou Lorrains, Rouergats ou Bretons,  
Au pays qu'en nos cœurs partout nous emportons,  
Dont nous gardons l'accent, dont nous vantons les hommes,  
Et que, depuis Brizeux, à Paris nous chantons!*

*Elle est douce au vallon où joua notre enfance  
Et dont l'esprit toujours reprend l'étroit chemin;  
Douce où l'on nous connaît, où l'on nous tend la main,  
Douce où dorment nos morts, douce où l'on a d'avance  
Marqué la place où l'on ira dormir demain!...*

*Mais plus belle et plus douce à notre âme meurtrie  
Est la terre d'Alsace arrachée à nos flancs,  
La terre où sont tombés nos cuirassiers sanglants,  
Et d'où leur ombre encore éperdument nous crie :  
« Frères, comme à venir vers nous vous êtes lents ! »*

*La terre qu'il faudra reprendre par l'épée,  
Quitte à donner nos fils les plus forts, les plus beaux,  
— Mères, vous le savez ! — en pâture aux corbeaux,  
Mais qui, plus belle encor de notre sang trempée,  
Verra se soulever les morts de leurs tombeaux*

*Pour regarder venir, au sommet des collines,  
Nos drapeaux bien-aimés qui claqueront au vent,  
Pour ouïr nos clairons sonner en les suivant,  
Tandis que sous le ciel, en notes cristallines,  
Ses clochers chanteront dans le soleil levant !...*

\*  
\* \*

*Terre de France, terre entre toutes féconde,  
Dont on a pu blesser mais non tarir le sein,  
Ruche d'où part vibrant le glorieux essaim  
Que depuis trois mille ans Dieu mène par le monde  
A l'accomplissement de quelque grand dessein ;*

*Terre où le soc demain peut se changer en glaive,  
Et le canon bondir en écrasant des fleurs,  
Mère d'un peuple fier que trempent les douleurs,  
Qui trop souvent faiblit, mais toujours se relève,  
Plus grand au lendemain de ses plus grands malheurs ;*

*Terre de laboureurs, d'apôtres, de poètes  
Qui font beau ton passé, triste et doux ton présent ;  
Terre d'où l'Idéal reprend son vol puissant  
Et monte dans le ciel avec tes alouettes  
Dès que l'aigle a cessé de réclamer du sang ;*

*Pardonne à l'un de ceux que tes beautés enchantent,  
Qui t'aime dans tes monts, les plaines et les bois,  
T'es douleurs d'aujourd'hui, les gloires d'autrefois,  
De te chanter, un peu comme nos pâtres chantent,  
Avec beaucoup de cœur, sans art, à pleine voix.*



VOIX RUSTIQUES







# VOIX RUSTIQUES

---

## *LA SOUCHE DE NOËL*

*A Madeleine F.*

C E que là-bas, sous ton beau ciel,  
On nomme bûche de Noël,  
C'est un olivier dont la flamme  
De ton soleil sans doute est l'âme,  
L'âme blonde comme le miel.

Dans mon pays âpre et farouche,  
Où les mots sont durs à la bouche,  
Le bois qu'à Noël le foyer  
Fait trois semaines flamboyer,  
Est de chêne et se nomme *Souche*.

C'est le pied d'un tronc monstrueux  
Qui, par les mille orteils noueux  
De ses racines, à la terre  
Clouait le géant solitaire  
Dont le front chantait dans les cieux.

A coups de pic, à coups de pioche,  
On le soulève, on le décroche,  
On l'emporte au pas lourd des bœufs,  
— Horrible, noir, terreux, herbeux, —  
Loin de la glaise et de la roche.

Au feu la Souche! — Et lentement,  
En crachant d'abord, en fumant,  
Le monstre s'embrase et pétille,  
Puis fait risette à la famille,  
Qui lui sourit en s'endormant.

Et pendant vingt jours cela dure.  
Dehors brouillard, neige et froidure,  
Hurlements des loups dans les bois;  
Dedans, la Souche à demi-voix  
Parle passé, printemps, verdure.

---

Elle conte aux bambins joyeux  
Qu'elle a vu leurs lointains aïeux ;  
Que c'étaient d'assez pauvres hères,  
Récoltant fort peu sur leurs terres,  
Mais espérant beaucoup des cieux.

Elle dit que sous son ombrage,  
Quand ils revenaient de l'ouvrage,  
— Pâtres, laboureurs, artisans, —  
Elle les a vus, huit cents ans,  
Souffler et reprendre courage ;

Porter une pioche d'abord  
Avec laquelle, à grand effort,  
Ils écorchaient, sans art ni règle,  
Un coin pour y semer du seigle  
De douteux et mince rapport ;

Puis, au pas de deux vaches maigres,  
Trainer parmi les landes aigres  
Une chétive araire en bois,  
— Un peu moins pauvres qu'autrefois,  
Toujours trimant comme des nègres ;

Puis arrondir leurs champs, leurs prés,  
Mettre le feu dans les fourrés,  
Planter des vignes dans la cendre,  
Et plus forts en sentant descendre  
Le vin dans leurs coudes altérés ;

Puis un jour, secouant leur chaîne,  
Assaillir la tour qui les gêne  
Sur le vieux rocher féodal  
Et, grandis de ce piédestal,  
Se tenir droits comme le chêne!...

Et la Souche gronde en parlant,  
Et de son brasier rutilant  
Toujours des essaims d'étincelles  
Dans la fumée ouvrent leurs ailes  
Et crépitent en s'envolant...

\* \* \*

Mais lentement le bruit s'apaise,  
Et la Souche brûle à son aise,  
Éclairant de calmes reflets  
Fronts des maîtres et des valets,  
Et doigts gourds tendus vers sa braise.

Écoutez la douce chanson  
Que le merle dans le buisson  
Chante, au temps de Pâques fleuries,  
Et les joyeuses causeries  
De la mésange et du pinson.

L'un nichait au rez-de-chaussée  
Dans la broussaillé entrelacée ;  
L'autre, aux rameaux, en plein azur ;  
La troisième, en un coin obscur,  
Sous une écorce crevassée.

Dans ce trou rouge et flamboyant,  
Un siècle entier le chat-huant  
Abrita ses tristes couvées  
Qui, loin du soleil élevées,  
Le saluaient en le fuyant.

Cette grotte aux parois vermeilles  
Fut autrefois pleine d'abeilles :  
Écoutez le bourdonnement  
Qu'elles faisaient en essaimant  
Sous les vieux poiriers et les treilles.

La couleuvre aux longs anneaux froids  
Hantait les corridors étroits  
Qui s'allongeaient sous les racines,  
Et les salamandres voisines  
Y dormaient, les pattes en croix.

Enfin, le peuple famélique  
Dont on vante la république,  
Les fourmis, troupeaux noirs et roux,  
Y pullulaient dans mille trous :  
La Souche était l'arche biblique !

Et tout cela chantait, sifflait,  
Et bourdonnait, et miaulait,  
Des profondeurs jusques au faite;  
Les rumeurs d'une ville en fête  
Sortaient de ce tronc vieux et laid...

\*  
\* \* \*

Et c'est pourquoi la Souche encore  
En brûlant fait le bruit sonore  
D'un grand orchestre aux mille sons,  
Plein de sanglots et de chansons,  
De voix d'ombre et de voix d'aurore.

C'est pourquoi près de l'abreuvoir  
Où tous les ans je pouvais voir  
Ce vieux témoin de très vieux âges,  
Bouviens, vous eussiez été sages  
De le laisser à son devoir.

Car il nous racontait l'histoire  
Des ancêtres, et leur victoire  
Sur l'oppression et la faim,  
Tandis que d'un hymne sans fin  
Il glorifiait leur mémoire !

Pauvres aïeux ! tout disparaît :  
Vieilles croix, chemins creux, forêt ;  
Rien où vous puissiez vous survivre  
Tout à l'heure, que quelque livre  
D'un savant qui vous ignorait...

Paysan, laisse sur la borne  
De ton champ quelque chêne morne  
Aux longs bras tors et vigoureux,  
Qui se lamente encor sur eux  
Quand l'autan souffle dans sa corne,

Et qui te dise à tout moment,  
Quand tu vas cueillant ou semant,  
Précédé de tes bœufs superbes :  
« Tes aïeux dorment sous tes gerbes,  
Et leurs os sont dans ton froment. »



*EXODE*

**M**AÎTRE, j'ai ce matin entendu le coucou  
Dans les bois de Randan, dit le valet de ferme ;  
Un peu de neige encore au front du Canigou ;  
Mais sur les monts d'Aubrac l'herbe doit pousser ferme ;  
Il serait temps, je crois, — le foin touche à sa fin,  
Et nos bêtes ne vont plus manger à leur faim, —  
D'expédier là-haut, dans les pâtis sans bornes,  
Vaches maigres, taureaux, taures et taurillons,



Tout le menu fretin de nos bêtes à cornes,  
Inutile aux charrois aussi bien qu'aux sillons.  
— C'est sagement parler, Toinou, répond le maître ;  
Prends le petit vacher Jean et le chien Labri,  
Fais le tri du bétail, et sois prêt à te mettre  
En route dès que la prime aube aura souri. »

Et, dès l'appel du coq, les étables profondes  
Et fumantes, s'ouvrant au souffle de l'air frais,  
Laissent les taureaux noirs et les génisses blondes  
S'échapper en beuglant de joie et de regrets.  
Sans doute, le départ c'est le vert pâturage  
Des montagnes, avec l'eau de source et l'ombrage,  
Et l'herbe fine et drue à l'entour des jarrets ;  
C'est le rêve sans fin pendant les nuits sans voiles,  
Et la veillée en rond sous les yeux des étoiles,  
— Les jeunes au milieu, mollement allongés,  
Et par des fronts cornus tout autour protégés ;  
C'est la chanson du pâtre et l'air des cornemuses,  
Ou, roulant des sommets l'un sur l'autre étagés,  
Quelque torrent lointain aux grandes voix confuses ;  
C'est, en plein ciel, au grand soleil, la queue au vent,  
Le dos arqué, le mufle à terre, formidables,  
Et de leurs larges pieds creusant le sol mouvant,  
Deux taureaux noirs, l'orgueil de deux grandes étables,  
Qui se heurtent du front, et de beuglements sourds  
Font frémir la génisse objet de leurs amours...  
Mais c'est aussi l'exil loin des combes natales,  
Loin des ruisseaux connus et des taillis épais

Où, quand bruissent, en été, taons et cigales,  
On retrouve à midi la fraîcheur et la paix.  
C'est l'adieu douloureux des bêtes qui demeurent,  
Aux pauvres bœufs vieilliss, retraités du labour,  
Qu'on engraisse, qu'on vend au boucher, et qui meurent  
Avant que le menu bétail soit de retour ;  
L'adieu plus triste encore à vous, bonnes laitières  
Dont on emmènera les veaux déjà sevrés,  
Et qui, des jours durant, des semaines entières,  
Dans l'étable déserte aux profondes litières,  
Ou dans l'herbe odorante et tendre des grands prés,  
— Tristes, les yeux perdus sur les horizons mornes,  
Soufflant et menaçant le dogue de vos cornes, —  
Douloureuses Rachels, longuement mugirez...

Cependant le portail s'ouvre en grinçant. La foule  
Des fronts noirs, des dos roux, marche, gambade, roule,  
S'enfonce aux chemins creux bordés d'épais fourrés,  
Et plonge aux clairs ruisseaux ses mufles altérés ;  
Tandis que le soleil, — sur la vivante houle  
D'où plus d'un mâle en rut s'érige frémissant,  
Découpant dans l'azur son double et fin croissant  
Et pétrissant d'un pied fourchu les croupes blondes, —  
Le gai soleil d'avril aux effluves fécondes  
Met son voile de pourpre et son baiser de feu ;  
Et qu'à travers le bois sombre et sous le ciel bleu,  
Le long des blés nouveaux et des pelouses fraîches,  
Maraudant au hasard du bout des langues rêches  
Pousses de noisetiers ou touffes de gazon,

---

Les troupeaux, oubliant leurs six mois de prison  
Et le foin rare et dur qu'ils trouvaient dans les crèches,  
Mugissent en marchant vers le libre horizon.

En arrière pourtant et retournant la tête  
Vers le petit enclos où fleurit le prunier,  
Clopin-clopant, pleurant tout bas comme une bête,  
Le petit vacher Jean chemine le dernier.  
Il a plus de chagrin que tous les veaux qu'on sèvre,  
Car la fermière était maternelle pour lui,  
Pour lui toujours avait un mot tendre à la lèvre,  
Parfois même deux bons baisers, comme aujourd'hui !  
Qu'il sera malheureux pendant six mois loin d'elle,  
Perdu les jours entiers sur la lande et rêvant  
Du nuage qui court là-bas, à tire-d'aile,  
Vers la ferme où resta son petit cœur d'enfant !



*A PETIT JACQUES*

**J**E n'ai pas pu, depuis vingt ans,  
Dans mon pays voir un printemps ;  
J'en ai passé dix en Provence,  
A peu près autant à Paris,  
Les uns vermeils, les autres gris,  
Pas un dans mon pays d'enfance.

---

Depuis vingt ans je n'ai jamais  
Vu fleurir nos mornes sommets,  
Ni les bourgeons pointer aux liêtres,  
Ni le chardonneret nicher  
Dans le poirier, près du rucher  
Qui bourdonnait sous nos fenêtres.

Je n'ai jamais depuis vingt ans,  
Faute d'un peu d'or ou de temps,  
Pu voir nos fines pâquerettes,  
Dans l'herbe des petits sentiers  
Bordés d'épine ou d'églantiers,  
Ouvrir leurs fraîches collerettes.

Depuis vingt ans pas une fois,  
Hélas ! je n'entendis les voix  
Qu'avril met dans nos solitudes,  
Voix de bergers et voix d'oiseaux,  
Chants des feuillages et des eaux,  
Des vallons et des altitudes...

Mais toi qui tous les jours, là-bas,  
Petit Jacques, suis pas à pas  
Tes moutons au milieu des friches,  
Dis-moi si pendant ces vingt ans  
Rien n'a changé dans nos printemps,  
Et s'ils sont toujours doux et riches ?

Les ruisseaux jasant-ils gaiment,  
Et dans leur rémous écumant  
As-tu vu frétiler les truites,  
Ou si le vieux pêcheur malin  
Aux alentours de son moulin  
Les a depuis longtemps détruites ?

Dans les chênes du petit bois  
La grosse grive à pleine voix  
Dit-elle toujours sa ballade ?  
La bergeronnette au cœur d'or  
Dès avril bâtit-elle encor  
Son nid au roc de la Taillade ?

Lorsque les bestiaux sont rentrés,  
T'échappes-tu vers les fourrés,  
Après dénicheur en maraude,  
Et t'en vas-tu, tendant le cou  
Pour tâcher de voir le coucou,  
Gris dans les feuilles d'émeraude ?

Dévastes-tu houx et sillons ?  
As-tu toujours des oisillons  
Dans ta blouse ou dans ta chemise ?  
Ou bien, meilleur que je ne fus,  
Comprends-tu que les bois touffus  
Sont la seule cage permise ?

---

Lorsque dans les genêts fleuris,  
Les fins genêts aux verts abris  
Auxquels mon cœur reste fidèle,  
Douillettement tu te blottis,  
Ce qu'elle me disait jadis,  
L'alouette te le dit-elle ?

As-tu, pastoureau de quinze ans,  
Quelque voisine aux yeux luisants  
Et purs comme l'eau des fontaines,  
Avec qui vous vous rencontrez  
A certains jours, dans certains prés,  
Vers le fond des combes lointaines ?

N'es-tu pas jaloux des bergers  
Qui, plus hardis ou plus âgés,  
Serrent du bras sa taille frêle ?  
N'as-tu pas contre eux maintes fois  
Crispé tes poings, enflé ta voix,  
Et voulu te battre pour elle ?

Si tout cela se fait encor,  
Si les genêts ont des fleurs d'or,  
Si la source a des eaux sans rides,  
Les bois des nids, les prés du miel,  
L'alouette des chants au ciel,  
Les enfants des amours candides,

Rien n'a changé depuis vingt ans,  
Et je reconnais nos printemps  
Tels que je les voyais vers Pâques  
Quand j'étais un petit berger ;  
— Toi non plus, ne va pas changer :  
Reste berger, mon petit Jacques !





*SEMAINE SAINTE*

**A**VRIL près de l'étang fait bourgeonner le saule  
Et les hauts peupliers où la pie a son nid,  
Tandis que la forêt qu'un souffle rajeunit  
Ragrafe lentement son manteau sur l'épaule.

Or, dès l'aube, du fond des mas et des hameaux,  
Par les étroits chemins bordés d'herbe nouvelle,  
Vers le village où le dimanche les appelle,  
S'en viennent les bergers en portant des rameaux.

Rameaux de houx ornés encore de leurs baies,  
Rameaux de buis amer aux claires teintes d'or,  
Dont on pare la couche où le mourant s'endort,  
Rameaux à blonds chatons du noisetier des haies ;

Rameaux dont on fera des croix pour les sillons,  
Afin de préserver les moissons de la grêle,  
Et sur qui le linot joyeux battra de l'aile  
En regardant son nid débordant d'oisillons.

Et l'on arrive au porche, et la petite église  
S'emplit du doux parfum des bourgeons entr'ouverts,  
Si bien que les vieillards blanchis par les hivers  
Se sentent reverdir à ce parfum qui grise...

\* \* \*

Heureux temps où, gais écoliers,  
Un couteau dans nos mains novices,  
Nous allions couper aux halliers  
Des rameaux pour les saints offices !

Où, quand le prêtre, ayant du seuil  
Béni les récoltes nouvelles,  
Remontait vers l'autel en deuil,  
Nous agitions comme des ailes

Les dépouilles de la forêt,  
Croyant dans notre âme ingénue  
Saluer encor la venue  
Du blond Jésus de Nazareth !  
Heureux temps où de beaux cantiques  
S'envolaient de nos cœurs pieux !  
Où, quand, selon les us antiques,  
Cet évangile merveilleux,  
La *Passion* — comme un *mystère*  
En trois rôles psalmodié —  
Disait Jésus crucifié,  
Nous nous prosternions contre terre,  
Pris de terreur et de pitié !  
Heureux temps où de la grand'messe,  
Qui durait trois heures et plus,  
Nous sortions affamés, perclus,  
Et vers la ferme avec ivresse  
Repartions, cueillant aux talus,  
Pour la main rose des sœurette,  
Des coucous et des pâquerettes...  
Heureux temps qu'on ne verra plus!...

Si, d'autres le verront encore :  
D'autres, tout en cherchant des nids,  
Couperont des rameaux bénits  
Et chanteront a voix sonore,  
Par le vieux prêtre réunis.  
D'autres petits garçons, à l'heure  
Où dans notre âme chante et pleure

Le souvenir des jours défunts,  
Agiteront comme la brise,  
Au seuil de la petite église,  
De frais rameaux pleins de parfums.

\* \* \*

D'autres fêteront la sainte semaine  
D'une lèvre pure et d'un cœur pieux ;  
Et le renouveau, qui toujours ramène  
Aux bois reverdis les oiseaux joyeux,  
Pousse vers l'autel où nos bons aïeux  
Allaient déposer leur joie et leur peine,  
L'essaim des marmots qui gardent encor  
Une âme naïve et des cheveux d'or...

Lorsque, par le Pape à Rome appelées,  
Les cloches, jeudi, s'en seront allées,  
Laisant le clocher muet pour trois jours,  
Pour sonner l'office on aura recours  
Aux trompes de bois, aux cornets d'écorce,  
Où, gonflant la joue, on souffle avec force,  
Ainsi que des preux dans leurs olifants,  
Des charivaris fous et triomphants.  
Et les laboureurs reviennent par bandes,  
Du fond des forêts et du fond des landes,

Graves, recueillis, presque endimanchés  
Et tout repentants de leurs vieux péchés.  
Dans l'étroite église ils entrent en foule,  
Et très lentement le lutrin déroule  
Les versets plaintifs du prophète hébreu  
Pleurant sur Sion dont la gloire croule  
Et qui ne sait pas retourner à Dieu...  
Treize cierges d'or seuls combattent l'ombre,  
En angle étagés; — celui du milieu  
Symbolise Christ à cette heure sombre  
Où tous ses amis lui disent adieu.  
Aussi chaque fois qu'un psaume s'achève,  
Un flambeau se meurt; et la nuit grandit;  
Un vent d'ouragan au dehors se lève :  
C'est la giboulée, elle approche et crève  
Et sur les carreaux gicle et rebondit.  
Alors le grand cierge à la longue flamme  
S'éteint, — et le Christ ainsi rendit l'âme...  
Et le vieux curé, du poing, lourdement,  
Frappe sur l'appui de son banc de chêne;  
Et dans un sauvage et sourd grondement  
L'orchestre de bois soudain se déchaîne :  
Cornes et sifflets, trompes et *taureaux*,  
Crécelles de buis aux grincements maigres,  
Sons voilés et doux, sons perçants, sons aigres  
Plus que ceux du vent fouettant les vitraux :  
C'est que Christ est mort aux mains des bourreaux,  
Que mer, terre et cieux ont des cris funèbres,  
Et que les enfants au chœur font *Ténèbres*.

\* \* \*

Mais tout est consommé. Le morne Golgotha,  
Où les corbeaux en rond tournoyaient tout à l'heure,  
Ne garde plus du drame auquel il assista  
Qu'un fils crucifié sur qui sa mère pleure.

« Stabat mater dolorosa

« Juxta crucem lacrymosa. »

Certes, je l'ai depuis entendu dans les villes  
Par un orgue puissant et des chanteurs habiles,  
Ce chant de la douleur maternelle qu'un soir  
Son auteur, a-t-on dit, devant le désespoir  
D'une femme pleurant son fils à l'agonie,  
Conçut et composa d'une seule insomnie;  
Mais jamais il ne m'a semblé beau comme au temps  
Où petit écolier mystique de huit ans,  
Une main dans la main de ma mère adorée,  
Je l'écoutais, dans la pauvre église ignorée,  
Chanté sans art ni règle, et par la rude voix  
De ces fils des sillons, des sommets et des bois,  
Qui tous, le dos courbé par la fatigue ou l'âge,  
A pleine gorge, ainsi qu'on en use au village,  
— En avance, en retard, à côté bien souvent, —  
Sous la pâle lueur des cierges dont le vent

Qui grondait au dehors faisait trembler la flamme,  
Dans ces mots incompris mettaient toute leur âme :

« Stabat mater dolorosa

« Juxta crucem lacrymosa. »

\* \* \*

Le vendredi saint, lent et morne,  
Trainant son deuil silencieux,  
Passe, sans un sourire aux yeux,  
Et fuit dans la lande sans borne,  
Ainsi qu'un pâtre soucieux.

Nul gai refrain dans l'air morose,  
Pas un son de cloche au clocher ;  
On dirait qu'on n'ose marcher .  
Sur la terre où Jésus repose,  
Et que rire serait pécher.

Seul Avril, à courts intervalles,  
Chasse d'un souffle rude et fort,  
Tantôt du sud, tantôt du nord,  
Ses nuages pleins de rafales,  
Sanglots du ciel sur un Dieu mort.

\* \* \*

Le samedi saint le deuil diminue,  
Au porche le prêtre a béni le feu.  
Ainsi qu'un espoir traversant la nue,  
L'hirondelle raye un coin de ciel bleu,  
Et le clocher sent sa voix revenue.

Il lance déjà de frais carillons,  
Préludes discrets des grands airs de fête.  
Tout respire aux bois, aux prés, aux sillons ;  
L'arbre ouvre déjà ses bourgeons au faite,  
Et dans sa racine entend des grillons.

Et tout se prépare à l'heureux mystère  
En se faisant pur, en se faisant beau :  
Pêcheurs endurcis, vieux tronc solitaire ;  
L'épi du froment jaillit de la terre  
Pour fêter Jésus sortant du tombeau.



\*  
\* \* \*

Paraisse maintenant une aurore vermeille  
Qui laisse vers l'azur l'alouette monter,  
La pâquerette éclore et la cloche chanter  
Plus haut et plus clair que la veille,

Et des seuils du village à la hâte entr'ouverts,  
Et des portails massifs des fermes isolées,  
A la file les vieux, les jeunes par volées,  
Tous de leurs beaux habits couverts,

Vont accourir, le pied léger, vers la grand'messe,  
Heureux tout à la fois de fêter Christ vivant  
Et de voir onduler aux caresses du vent  
Leurs seigles verts gros de promesse.

Et quels *Alleluia* chantés à pleins poumons!  
Quels versets alternés d'une voix rude et franche,  
Et dont l'écho s'en va provoquer sur sa branche  
La haute grive au pied des monts!

Puis ils rentrent au mas, pêle-mêle, en famille.  
Quittes envers leur âme, ils rêvent quelque peu  
De la poêle qui rit sans doute sur le feu,  
Et du petit vin qui pétille;

---

Tandis que les marmots, essaim éparpillé,  
Par les taillis de houx où la blouse s'accroche,  
Guettent le merle noir qui fuit à leur approche  
    En pleurant sur son nid pillé ;

Et que plus loin, les yeux baissés, la voix tremblante.  
Côte à côte, la fille ainée et son promis,  
Sachant que nul baiser en ce jour n'est permis,  
    Marchent d'une allure plus lente,

Parlant de labourage ou bien de basse-cour,  
Du bois qui reverdit et des moissons prochaines,  
Et frissonnent parfois en passant sous les chênes  
    Où les ramiers parlent d'amour.



## CHANSON DU GRILLON

*A mon ami Paul Saïn.*

GUÉRI! guéri! Je suis guéri!  
Chante le grillon sur sa porte.  
J'ai bien souffert et bien maigri,  
Mais l'hiver fuit, la bise est morte...  
Guéri! guéri! Je suis guéri!

« Le pré sera bientôt fleuri,  
La source à mes côtés gazouille;  
L'herbe monte et me sert d'abri,  
Et si mon manteau brun s'y mouille,  
J'en ris... Guéri! Je suis guéri!

« Ah ! cependant j'entends un cri.  
On dirait quelqu'un qui sanglote,  
Et je me sens tout attendri...  
Un bruit d'ailes ! c'est la hulotte !  
Chantons plus bas ! Guéri ! guéri !

« Le brigand s'envole marri  
De n'avoir pu saisir sa proie.  
Comme son bec m'aurait meurtri !  
Bon ! il est loin ! vive la joie !  
Guéri ! guéri ! Je suis guéri !

« La libellule m'a souri !  
Épousez-moi, mademoiselle.  
Je ferais un si bon mari !  
Je suis sage et vous êtes belle.  
Guéri ! guéri ! Je suis guéri ! »

Pauvre poète ! ton cri-cri  
Ne peut attendrir la volage.  
Ton rêve n'a pas atterri.  
Chante toujours ! cela soulage  
Et quelquefois même a guéri.

Te sens-tu moins endolori ?  
Laisse tout ce qui papillonne,  
Et si tu veux être chéri,  
Contente-toi d'une grillonne.  
— « C'est fait ! Guéri ! Je suis guéri ! »

---

## LA CHANSON DU VENT

*A. E. Legouvé.*

## I

SIX mois de rude hiver : neige, brouillard et givre.

L'onde tarit, l'arbre se fend ;

La pauvre Terre dort et ne paraît plus vivre :

Qui la ranimera ? Le Vent.

On s'est couché par un ciel bleu que rien n'estompe

Et qui vous fait froid dans les os,

Et tout à coup l'autan arrive enfant sa trompe,

Bruyant comme les grandes eaux.

Tout s'emplit de sa voix sonore et solennelle ;  
Il s'engouffre dans les vallons,  
Tord les chênes rugueux du souffle de son aile,  
Hennit comme un cent d'étalons ;

Il dépouille les bois de leurs fourrures blanches,  
Allège les toits des maisons,  
Fait crouler des sommets lointains les avalanches,  
Ainsi qu'un tondeur les toisons ;

Il dit au ruisseau : « Cours ! » à la sève de l'arbre :  
« Monte dans le vieux tronc noirci ! »  
Aux pauvres morts couchés sous la glaise ou le marbre :  
« Je viens vous réchauffer aussi !

« Je suis l'Autan de mars, je suis le héraut d'armes  
Du Renouveau qui suit mes pas ;  
Je viens tout secouer de mes joyeux vacarmes :  
Plus de sommeil ni de trépas !

« Comme l'époux soudain, la nuit, frappe à la porte  
Et crie : « Ouvrez ! ouvrez ! c'est moi ! »  
Je suis le dieu qui dit à la nature : « Morte,  
« Morte adorée, éveille-toi ! »

## II

En une douce et tiède haleine  
Le Zéphyr glisse sur la plaine,  
Effleurant les prés reverdis ;  
Il délace les pâquerettes,  
Et sous ses caresses discrètes  
Les bourgeons deviennent hardis.

Et sa voix tendre est éloquente  
Au point que la ronce piquante  
Elle-même entend et sourit,  
Et que, du chêne à la broussaille,  
Tout s'humanise et tout tressaille,  
Et tout bourdonne et tout fleurit.

Le lendemain, dans un bruit d'ailes,  
Il ramène les hirondelles ;  
Le lendemain, les papillons ;  
Le lendemain, l'aube muette  
Entend la première alouette  
Triller en montant des sillons.

Il dit à l'épi : « Fends la tige ! »  
Au peuplier pris de vertige :  
« Balance ton front dans les cieux ! »

Au coucou : « Chante dans les combes ! »  
A la pervenche : « Fleur des tombes,  
Des morts chéris rends-nous les yeux ! »

Au ruisseau : « Pleure sur les roches ! »  
Au vieux clocher : « Sonne tes cloches,  
Pour qu'en errant le long des bois  
Le rêveur amant des clairières  
Sente à ses lèvres les prières  
Monter à flots comme autrefois,

« Et que les fiancés, qu'enivre  
La douceur d'aimer et de vivre  
D'espoir plus que de souvenir,  
Les mains et les bouches unies,  
Tressaillent à ces voix bénies,  
Qui de loin semblent les bénir... »

## III

Je suis le Vent d'été, je suis le Vent solaire ;  
Je viens mûrir les prés et jaunir les épis ;  
Je m'éveille avec l'aube et le soir m'assoupis,  
Et vers midi parfois je parais en colère.



Si j'effeuille la fleur, je fais nouer le fruit,  
Car l'homme ne vit point de chansons et de roses ;  
Les froments alourdis penchent des fronts moroses,  
Et les chars pleins de foin cahotent avec bruit.

Adieu la source bleue au sein des herbes fraîches,  
Et le chant des ruisseaux sous les aunes blottis !  
Adieu les rossignols qu'appellent leurs petits,  
Adieu les gais refrains au fond des gorges sèches !

Je mords les reins courbés du pauvre moissonneur  
Et vers le flanc des bœufs pousse les taons avides ;  
Mais tes granges, fermier, ne resteront point vides,  
Et ta meule sera haute à te faire honneur.

Puis j'attise, à Saint-Jean, les vastes feux de joie,  
Et je pousse en son vol la ronde des bergers,  
Et sur les coteaux roux alentour étagés  
Le brasier plus longtemps sous mon souffle rougeoie.

Lorsque Christ apparaît dans l'or de l'ostensoir,  
Sous le grand dais de pourpre et les arcs de feuillage,  
Je berce devant lui comme un léger nuage  
Les parfums des genêts et ceux de l'encensoir,

Et promène à travers les champs, les prés, les ondes,  
Jusqu'aux bois recueillis en des sommeils pesants,  
L'écho majestueux des voix des paysans  
Remerciant le Dieu qui fait les plaines blondes.

Puis tout à coup, soufflant la rage dans les cœurs,  
Dès que la guerre éclate et que le clairon sonne,  
Je soulève les crins du coursier qui frissonne,  
Et je tords dans l'azur les étendards vainqueurs!

En avant! en avant! Qu'importe que l'on tombe,  
Que l'on râle sous bois ou le long du chemin!  
J'étouffe les soupirs des mourants, et demain  
Je reviendrai sécher le sang de l'hécatombe!

Et je ramènerai les héros aux abois  
Vers les cités en fête où, dans les cathédrales,  
L'orgue déroulera les strophes magistrales  
De nos *Te Deum* d'autrefois!...

## IV

Place au Vent marin, place au Vent d'automne,  
Qui vient vous chanter sa rude chanson!  
Je suis le semeur, je suis l'échanson,  
Et c'est grâce à moi que septembre donne  
Le grain au sillon, le vin à la tonne.  
J'arrive en chantant ma rude chanson :  
Place au Vent marin, place au Vent d'automne!

Je nais sur les flots où l'on me craint fort,  
Car dans mon courroux j'emporte et chavire  
Comme un goëland l'immense navire,  
Et le jette en proie aux roches du bord.  
Mon aile est souvent la faux de la mort,  
Et dans mon courroux j'emporte un navire...  
Je viens de la mer où l'on me craint fort.

J'ai franchi pour vous les hautes Cévennes  
Sans y rien laisser de mes grands élans,  
Et je fais gonfler les raisins sanglants  
Dont le jus mettra la joie en vos veines ;  
Je dore les noix, les glands et les faines...  
Sans y rien laisser de mes grands élans,  
J'ai franchi pour vous les hautes Cévennes.

J'assemble en troupeaux les nuages noirs  
Qui sur vos guérets versent leurs ondées ;  
On dirait parfois de vastes manoirs  
Couronnés de tours de trois cents coudées,  
Et dont les créneaux se dorent les soirs...  
Lorsque à vos guérets il faut des ondées,  
J'assemble en troupeaux les nuages noirs.

Rentre, laboureur, ta besogne est faite  
Et le froment germe au fond des sillons ;  
Accroche tes jougs et tes aiguillons :  
La corneille vole et croasse au faite

Des bois où le soir je souffle en tempête...  
Puisque le grain germe au fond des sillons,  
Rentre, laboureur, ta besogne est faite.

Et toi, doux rêveur, écoute ma voix  
Dans les arbres creux et les gorges sombres,  
Et tu songeras aux plaintes des ombres  
Qui passent avec les feuilles des bois.  
Oui, tu penseras aux morts d'autrefois :  
Dans les arbres creux et les gorges sombres  
Le grand Vent d'automne a gardé leurs voix.

Car ce sont les morts, les morts qu'on oublie,  
Qui, vers la Toussaint, parlent dans le vent.  
— Vous nous aimiez tant de votre vivant,  
Amis dévoués, compagne jolie,  
Mère aux doux regards dont la tête plie!...  
Ah! vers la Toussaint, écoutons le Vent  
Nous parler des morts, hélas! qu'on oublie!

Souffle, Vent marin, souffle à pleins poumons,  
Sur les vastes mers où tu te déchaines,  
Dans les vieux clochers et dans les grands chênes,  
Au creux des ravins, au sommet des monts,  
Et quand nous veillons et quand nous dormons,  
Dans les vieux clochers et dans les grands chênes,  
Souffle, Vent marin, souffle à pleins poumons!

## V

Noël! nuit glacée et sans voiles :  
Le ciel est tout fleuri d'étoiles,  
Et la terre plus que le ciel ;  
Mais le Vent du nord se déchaîne,  
Et près de la bûche de chêne  
On se serre en groupe : Noël!

« Ma petite mère, à cette heure,  
Qui donc dehors gémit et pleure ?  
Quelque mendiant, n'est-ce pas ?  
Puisque notre foyer flamboie,  
Si nous lui donnions de la joie  
Et sa part de notre repas ?

— Non, ma fillette, c'est la Bise  
Qui vient sur sa cavale grise  
Aux crins de givre étincelants,  
Et qui se fâche quand la branche  
Accroche sa tunique blanche  
Dont l'hiver broda les volants.

— Petit père, la porte bouge,  
Et j'aperçois comme un œil rouge  
Qui par la chatière reluit.

Entends! C'est un agneau qui bêle :  
Père, veux-tu que je l'appelle  
Et le loge pour cette nuit?

— Non, ma fille, ton cœur t'abuse :  
Ce bêlement n'est que la ruse  
D'un loup affamé qui voudrait,  
Las de se morfondre et d'attendre,  
Se saisir d'une enfant bien tendre  
Pour la manger dans la forêt.

— Petite mère, dans la tombe  
Les enfants, quand la neige tombe,  
Doivent avoir bien froid! Qui sait  
Si ce n'est pas ma sœur aînée  
Qui, par Dieu vers nous ramenée,  
Tout à l'heure ainsi gémissait?

— Ma fille, quand Dieu manque d'anges  
Et qu'il en reprend à nos fanges,  
Ce n'est pas pour les oublier  
Dans la terre du cimetière :  
Il les assoit dans sa lumière  
Et les réchauffe à son foyer.

— Petit père, j'ai peur! Écoute!  
Qui donc peut jeter, sur la route,  
Les coups de sifflet que j'entends?

Est-ce la Bise à la voix aigre ?  
Est-ce la plainte d'un loup maigre  
Dont la faim découvre les dents ?

— Oui, c'est la Bise, dit la mère.  
— C'est le loup maigre, » dit le père.  
Mais tous deux, écoutant le Vent,  
Pensent : « Peut-être dans l'espace  
C'est le vol de la Mort qui passe ;  
Que Dieu protège notre enfant ! »



*LA CHANSON DE L'EAU*

!

LORSQU'ELLE tombe en belle averse,  
Aux soirs brûlants de Messidor,  
D'un ciel lourd que l'éclair traverse,  
Sur les foins mûrs et les blés d'or,  
Que dit à la fleur qui chancelle,  
Que dit aux épis inclinés,  
Que dit aux coteaux calcinés  
L'Eau fraîche qui chante et ruisselle ?



Et que dit-elle aux nids remplis  
Qui palpitent sous les ramures  
Comme les cœurs sous les armures ?  
Que dit-elle aux gazons pâlis,  
Aux ombrages pleins de murmures,  
Aux grands calices des grands lis ?  
« Je suis l'Eau, la manne divine  
Qu'implorent les sommets poudreux ;  
Je reverdis les bois ombreux,  
J'alimente dans la ravine  
Le coin de mousse et d'herbe fine  
Où s'embrassent les amoureux.  
Dans le gosier de l'alouette  
Je verse de nouveaux refrains,  
J'alourdis les épis de grains,  
Et, comme un cerveau de poète,  
Je remplis la source muette  
Dans les entrailles des terrains. »

## II

Sous le roc moussu la Source s'épanche  
En un cliquetis frais et régulier,  
Et le merle y vient du fond du hallier,  
Pour faire son nid sous l'arbre qui penche,

Avec son bec d'or gâcher du mortier.  
Puis, dans les plantains et dans les fougères,  
En clair ruisselet la Source s'enfuit,  
Et parmi les houx gazouille et reluit,  
Telle une couleuvre aux ondes légères  
Qui sous l'herbe en fleurs se glisse sans bruit.  
Et la Source dit : « Un moment sous terre  
J'ai cru m'égarer par les corridors  
Qui mènent sans doute au pays des Morts ;  
Mais j'ai triomphé du sombre mystère,  
Et vers le Soleil reviens sans efforts.

« C'est lui qui m'a prise à la Mer profonde,  
Et qui m'a donné des baisers de feu ;  
Aussi depuis lors je n'ai plus qu'un vœu :  
Revoir à tout prix sa lumière blonde,  
Et me perdre enfin au sein de mon dieu ! »

## III

Dans le petit vallon, vingt Sources assemblées  
Ont fait un beau Ruisseau qui chante haut et clair,  
Sous les branches entremêlées,  
Par les jours radioux et les nuits étoilées,  
Un chant dont on ne peut jamais oublier l'air.

Si loin que l'on remonte à travers le jeune âge,  
On se voit sur ses bords à pêcher des goujons,  
    Suivant du regard au passage  
La libellule bleue au transparent corsage  
Qui vole, fleur vivante, à la pointe des joncs.

Et le Ruisseau disait : « Poursuis tout ce qui vole,  
L'oiseau, la libellule et l'essaim vagabond ;  
    Je sais la chanson qui console  
L'écolier dénicheur lorsqu'il manque l'école,  
Et combien l'ombre est douce à l'abri du vieux pont ! »

Plus tard il racontait des choses plus troublantes  
En traversant les prés où l'on faisait les foins ;  
    Et quand, très lasses et très lentes,  
Leurs cheveux embaumés de l'arome des plantes,  
Les faneuses rentraient, quels baisers dans les coins !

O chanson des Ruisseaux, si fraîche et si jolie  
Tant qu'on est écolier ou qu'on est amoureux !  
    Mais lourde de mélancolie  
Lorsque le cœur amer tristement se replie  
Vers le pays natal et vers les jours heureux !

## IV

Le vallon s'élargit ; entre deux longues files  
De peupliers berçant aux vents leurs fûts mobiles  
Dorés par les premiers et les derniers rayons,  
La Rivière serpente et roule ses eaux vives,  
Et d'une voix plus forte, en caressant ses rives,  
Chante les bois, les prés, la vigne et les sillons.

« Je suis la Rivière profonde ;  
J'effleure, j'abreuve, j'inonde,  
J'anime terres et cités ;  
Que je murmure ou que je gronde,  
A flots lents ou précipités,  
Je vivifie et je féconde.

« Sans moi, sur tes coteaux ards  
Tous tes efforts seraient perdus,  
Vigneron dont les souches meurent ;  
Mais j'accours, et les ceps tordus  
Reverdissent encore et pleurent,  
Gonflés des raisins attendus.

« Et je dis au fermier qui rêve  
Sur ses prés secs comme une grève :

« Barre mon lit et prends mes flots ;  
« Je suis la source de la sève,  
« Et je veux que dans ton enclos  
« L'herbe pousse et le froment lève. »

« Les laveuses aux mollets ronds  
Sur mon miroir penchent leurs fronts  
Et leurs gorges crevant la toile ;  
Leurs battoirs claquent vifs et prompts,  
Et dans mes eaux en double étoile  
Se reflètent leurs yeux lurons...

« Mais quoi ! dans le vallon sauvage aux flancs de roche,  
Un grondement sinistre à l'horizon s'entend.

Est-ce l'orage qui s'approche ?

Non, c'est le Fleuve, hélas ! qui hurle et qui m'attend ! »

Semblable à Galatée en fuite sous les saules,  
La Rivière retourne et voudrait se cacher ;  
Mais nul à son destin ne saurait s'arracher ;  
Et, comme un pâtre met en travers des épaules  
La brebis qu'il porte au boucher,

Tel le Fleuve brigand ravit la vierge blonde,  
L'étreint, la jette sur son dos d'un geste fou.  
Elle résiste, il court ; elle supplie, il gronde.

« Où me conduisez-vous ? — Là-bas, au bout du monde,  
A l'Océan... je ne sais où ! »

## V

Et poussant des clameurs sauvages,  
Plus impétueux que le vent,  
Le Fleuve se rue en avant,  
Dévorant ses âpres rivages,  
Emportant plaines et cités,  
Arbres depuis mille ans plantés,  
— Enorgueilli de ses ravages  
Et des peuples épouvantés :

« Laissez passer le Fleuve sombre,  
Image du génie amer  
Amoureux du gouffre et de l'ombre ;  
Laissez passer le Fleuve sombre,  
Qu'appelle la voix de la Mer !

« Laissez passer le fils farouche  
De la montagne et du glacier !  
Couleur de plomb, couleur d'acier,  
Ses flots sont âcres à la bouche  
Qu'ils laissent pleine de gravier.  
Laissez passer le fils farouche  
De la montagne et du glacier !

« Que me font les collines vertes,  
Et les pampres et le froment  
Dont les hommes les ont couvertes,  
Pourvu qu'à l'horizon ouvertes,  
Elles s'écartent largement,  
Et qu'après ma course effarée  
A travers monts, roches et bois,  
Je puisse à la Mer altérée  
Dont j'entends les rauques abois  
Apporter, des cimes lointaines,  
Mon tribut de claires fontaines,  
Et lui dire, en enfant ma voix :  
« Voici ma coupe, prends et bois ! »

## VI

La Mer a bu le Fleuve et s'endort, paresseuse,  
Au bruit des pins chantant sur elle leur berceuse  
Et distillant leurs larmes d'or ;  
Et, vers le grand Soleil qui l'attire et l'appelle,  
La fraîche Goutte d'eau, prisonnière rebelle,  
S'envole en plein azur encor.

Elle monte en brouillard léger que tord la brise,  
Des regards de son Dieu se colore et se grise,  
Voltige en frêles flocons blancs,

Monte encore, et toujours, et — reine de l'espace —  
Rencontre tout à coup un nuage qui passe  
Et qui l'emporte dans ses flancs...

« Quoi ! le labeur sans fin et la course sans trêve,  
Du sein de l'Océan à la pointe des monts,  
Et des coteaux brûlés de soleil à la grève,  
Sans pouvoir dire un jour : « Dormons  
« Et faisons quelque joli rêve ! »

« Sans pouvoir à jamais, au fond du bois ombreux,  
Être la source claire où les chevreuils vont boire,  
Ou, sur les hauts plateaux, dans une roche en creux,  
L'eau dont viennent trouer la moire  
Les becs des ramiers amoureux !

« Ne pouvoir s'attarder dans l'herbe ou dans la mousse,  
Ni sous les noisetiers aux feuilles de velours !  
Mais sentir qu'une force invincible vous pousse,  
Et couler et rouler toujours,  
Que la pente soit rude ou douce !

« Passer grands prés, hameaux, villes, plaines, déserts,  
Être Ruisseau, Rivière ou Fleuve et, vagabonde,  
Ne pouvoir se cacher au vaste sein des Mers,  
Ni dans la chevelure blonde  
Du grand Soleil qui fend les airs !...



---

« Ah ! qu'à tort tu te plains souvent, être éphémère,  
Homme qui peux toujours déposer ton fardeau  
Et dormir dans la Mort comme aux bras d'une mère !  
Laisse gémir la Goutte d'eau :  
L'éternité seule est amère ! »



*CE QUE DISENT LES CORBEAUX**A mon ami Fernand Verhes.*

PARIS, qui se souvient toujours de ses défaites,  
Et qui garde en son cœur, même au milieu des fêtes,  
Le désir et l'espoir de bientôt les venger,  
Garde aussi, dans un pan de ses vieilles murailles,  
Des corbeaux pour aider aux grandes funérailles  
Quand reparaitra l'étranger.

La flamme aménagea pour eux la Cour des Comptes ;  
Et ce dernier témoin de nos dernières hontes,  
Ce palais devenu caverne est leur manoir ;  
Ils y dorment en paix en songeant aux pâtures  
Que leur apporteront les batailles futures,  
Le bec dans leur grand jabot noir.

Dès l'aube, un vieux corbeau que les ans ont fait chauve  
Ouvre au vent sa narine et sa prunelle fauve,  
Et d'un large coup d'aile au ciel monte en criant,  
Fait sa ronde, interroge et l'espace et la brise,  
Puis retourne lustrer sa plume sur la frise,  
Les yeux tournés vers l'orient.

« Rien encore aujourd'hui ! dit-il à sa couvée.  
Mais patience, fils ! la bataille rêvée  
Éclatera bientôt sur la Meuse et le Rhin.  
Croissez en attendant, poussez des ailes sûres,  
Des ongles acérés pour fouiller les blessures,  
Et pour mordre, des becs d'airain.

« Vous aurez à foison, lorsque sonnera l'heure,  
De la chair de chrétien, que l'on dit la meilleure,  
Des hommes éventrés râlant le long des murs,  
Des cœurs tout chauds encor, des lèvres toutes fraîches,  
Des cervelles sortant des crânes par les brèches,  
Des yeux doux comme des fruits mûrs.

---

« Et chacun mangera, selon sa préférence,  
Du reître d'Allemagne ou du conscrit de France,  
De petits Romains bruns ou de grands Slaves blonds ;  
Et vous pourrez, le soir, porter à vos nichées,  
Dans vos ongles, les chairs exquisés arrachées  
Aux braves couvrant les sillons. »

Et, dans la vision de cette riche proie,  
Tous sautent lourdement et croassent de joie,  
En aiguisant leurs becs d'acier sur le granit ;  
Tandis que, dans les creux transformés en repaires,  
Les petits, demi-nus, en écoutant leurs pères,  
Piaulent au fond de leur nid.

\* \* \*

Le soleil monte au ciel et la ville s'éveille.  
Vers les remparts, là-bas, dans la brume vermeille,  
Paradent des troupiers au refrain des clairons ;  
Et les corbeaux, vers eux volant à tire-d'ailes,  
Les regardent longtemps de leurs glauques prunelles  
Qui disent : « Nous vous mangerons ! »

Dans les jardins, en mai, le marronnier balance  
Ses thyrses embaumés où couvent en silence  
Les palombes, tandis qu'à leur pied, tout joyeux,  
De beaux adolescents fièrement se prélassent,  
Et font pousser des cris aux filles qu'ils enlacent  
Sous les bosquets mystérieux.

Mais sur un arbre mort aux longues branches maigres,  
Où le vent qui fraîchit met des sifflements aigres,  
— Sombre perchoir bien fait pour de sombres oiseaux, —  
Les corbeaux, dont l'œil rond suit les ébats des couples,  
Vont se disant : « Nos fils mangeront les corps souples  
Des insoucians jouvenceaux. »

Ils mangeront aussi les blondins blancs et roses  
Que mènent sur deux rangs les professeurs moroses,  
Et ceux que par la main, mères, vous conduisez,  
Et ceux qu'en un doux nid de dentelle et de soie  
Allaite leur nourrice, et qui ne sont la proie,  
Aujourd'hui, que de vos baisers...

Qu'importe, jeunes gens? Poursuivez vos chimères,  
Devenez fiancés, époux, pères ou mères,  
Souhaitez des garçons, faites-les fiers et beaux,  
Donnez-leur le savoir, la valeur simple et franche,  
Parlez-leur de vertu, de devoir, de revanche;  
Mais songez parfois aux corbeaux!

---

*CE QUE L'ON DIT AUX BŒUFS**A mon ami Élie Rivière.*

**A**LLONS, les bœufs, que l'on s'éveille  
Et qu'on vide ce râtelier !  
Il a plu ; la glèbe à merveille  
Va se fendre et se replier :  
Allons, les bœufs, que l'on s'éveille !

Faudra-t-il prendre l'aiguillon ?  
Écoutez donc chanter la grive ;  
L'alouette sur le sillon  
Semble nous dire : « Arrive, arrive ! »  
Faudra-t-il prendre l'aiguillon ?

C'est le meilleur foin de la grange,  
 Je l'ai gardé pour le labour ;  
 Certes, il vaut bien qu'on se dérange  
 Et qu'on se lève avec le jour,  
 Car c'est le meilleur de la grange.

Puis vous boirez aux clairs ruisseaux  
 Qui dévalent de nos collines,  
 Bien lentement, à pleins naseaux,  
 De l'eau légère à vos poitrines ;  
 Quel bonheur de boire aux ruisseaux !...

Rapprochez donc vos nobles têtes  
 Sous ce joug de hêtre si doux ;  
 Nos belles filles dans les fêtes  
 Ne se coiffent pas mieux que vous !...  
 Rapprochez donc vos nobles têtes.

En route ! et chantons en marchant  
 Quelque chanson de labourage ;  
 On dit qu'il n'est comme le chant  
 Pour donner aux bœufs du courage :  
 En route ! et chantons en marchant.

« Le bouvier revient de la plaine  
 Pour prendre son maigre repas ;  
 Il plante l'aiguillon de frêne ! »  
 — Allons, Fauvet, pressons le pas ! —  
 « Le bouvier revient de la plaine.

« Il trouve assise au coin du feu  
La fermière toute dolente.

— « Bourgeoise, qu'avez-vous, mon Dieu ? »  
— Mes bœufs, votre marche est trop lente ! —  
« Que faites-vous au coin du feu ? »

— « Bouvier, en vain je me lamente,  
« Jamais ne se pourra guérir  
« Le mal secret qui me tourmente,  
« Et je sens que j'en vais mourir ;  
« Bouvier, en vain je me lamente. »

Voici le champ, vite, attelons  
Sous le joug le timon de frêne,  
Et traçons droit de longs sillons  
Pour abriter racine ou graine ;  
Voici le champ, vite, attelons !

Et reprenons notre plainte :

— « Bourgeoise, de quoi souffrez-vous ?  
« Vos prés sont verts, vos blés sont roux,  
« On vous aime comme une sainte ;  
« Bourgeoise, de quoi souffrez-vous ? »

— « Bouvier, je crois que tu me railles !  
« Que m'importent mes prés fleuris,  
« Mes blés hauts comme des murailles ?  
« Tu vois bien que je dépéris...  
« Bouvier, je crois que tu me railles ! »



— Noiraud, Fauvet, vous dormez donc? —

— « Si je vous ai déplu, maîtresse,

« Il faut m'accorder mon pardon,

« Je le paierai d'une caresse. »

— Noiraud, Fauvet, vous dormez donc? —

— « Non, bouvier, point de badinage;

« Nul baiser hors du sacrement!

« Que dirait tout le voisinage?

« Je veux un mari pour amant;

« Non, bouvier, point de badinage! »

— « Eh bien! nous publierons les bans

« Après les semailles prochaines;

« Je t'achèterai des rubans

« Plus que de feuilles n'ont les chênes;

« Nous allons publier nos bans. »

Mes bœufs, la plaine est retournée,

La plaine qui semblait sans fin,

Et ma chanson est terminée.

Tous trois nous avons soif et faim;

Rentrons, la plaine est retournée.

Pour nous payer ce beau labour,

A vous la luzerne fleurie,

A moi, las! comme chaque jour,

Le pain noir et la soupe aigrie...

N'importe, c'est un fier labour!

---

*LA CHANSON DE L'ALOUETTE**A mon ami Régis Gal.*

## I

LES blés nouveaux d'un vert tapis  
Couvrent la colline et la plaine,  
Et l'aube de sa jeune haleine  
Effleure les jeunes épis ;

Et derrière une motte grise  
Que la herse épargna jadis,  
Sur ses œufs par son cœur tiédis  
L'alouette dort sous la brise.

Mais le mâle, son doux mari,  
A ses côtés déjà s'éveille  
Saluant la frange vermeille  
Dont le ciel au loin s'est fleuri;

Et dans le sillon où se mouille  
Son manteau brun, il court léger,  
En attendant de voltiger;  
Avant de chanter il gazouille...

Tout à coup, au clocher lointain,  
L'Angélus rompt le grand silence,  
Et de tous les sillons s'élance  
Le chœur des chantres du matin.

D'abord les ailes tout humides  
Paraissent lourdes pour l'azur,  
Et l'oiseau, d'un gosier peu sûr,  
Jette quelques notes timides :

« Adieu, dors encor, mon amour,  
Semble-t-il dire à sa couveuse;  
Dans la combe froide et brumeuse  
Descend avec peine le jour.

« Dors et prolonge ton doux rêve :  
Les plus beaux prennent vite fin;  
Demain tes petits auront faim,  
Ce sera le labeur sans trêve.

« Dors, mon amour, une heure encor,  
Le temps de faire ma prière  
Au soleil qui dans la clairière,  
Là-bas, va rouvrir son œil d'or... »

## II

Le soleil paraît, l'alouette monte  
    En enfant sa voix,  
Et son clair appel fait rougir de honte  
Les bergers encor couchés sous leurs toits.  
    L'alouette monte.

« Salut, cher flambeau ! salut, beau soleil !  
    Quand tu te rallumes  
Tu chasses la peur avec le sommeil,  
Tu dorés les monts et sèches mes plumes ;  
    Salut, beau soleil !

« Par toi tout s'emplit d'amour et de joie,  
    Forêts et sillons ;  
Sous le seigle en fleurs dont la nappe ondoie,  
Fais mon humble nid riche d'oisillons,  
    D'amour et de joie !

« Épaissis sur eux quand ils éclorent  
La moisson mouvante,  
Pour que l'épervier sinistre à l'œil rond  
N'y puisse jamais semer l'épouvante  
Quand ils éclorent.

« Mûris le bon grain sur les tiges frêles  
D'où je prends l'essor ;  
Préserve nos blés des froids et des grêles :  
Semeurs et chanteurs, c'est notre trésor  
Que ces tiges frêles !

« Et quand l'acier bleu rase le sol,  
Fais que ma famille,  
Vaillante, vers toi prenne enfin son vol,  
Narguant, de l'azur, la fine faucille  
Qui rase le sol!...

« Mais du fond des blés une voix m'appelle ;  
Va ! monte au zénith,  
Beau soleil ! La terre est aussi bien belle !  
Mes petits sont nés, je retombe au nid  
Où leur voix m'appelle. »

## III

Quinze ou vingt jours après,  
Les oisillons sont prêts  
A prendre leur volée;  
Demain ils s'enfuiront  
— Un fin duvet au front  
Et la queue étalée —  
Par la plaine brûlée  
Où les faux siffleront;  
Mais à cette heure encore,  
Sous la voûte sonore  
Des froments onduleux,  
Alourdis de pâture,  
Ils voient, par les trous bleus  
De leur riche toiture,  
Leur père l'œil joyeux  
Remontant dans les cieux.

## IV

« Attendez, mes enfants, dit-il en son langage;  
Vous quitterez bientôt votre nid trop étroit,  
Et le monde est plus grand et plus beau qu'on ne croit  
Quand on n'a que votre âge.

---

« Mais il faut des poumons pour plonger dans l'azur,  
Une aile forte pour gouverner dans la nue ;  
Et votre plume est frêle, et votre voix menue ;  
Pour vous le chaume seul est sûr.

« Plus tard vos yeux verront l'horizon qui m'enchanté ;  
Où je plane à présent un jour vous monterez,  
De lumière et d'air pur vous enivrerez,  
Vous chanterez ce que je chante.

« Vous chanterez la plaine et ses profonds labours,  
La plaine et ses blés verts, la plaine et sa mer blonde,  
La plaine dépouillée et la plaine féconde,  
Belle toujours, chère toujours !

« Vous chanterez les prés où notre humble cousine,  
Qui ne peut comme nous s'envoler dans l'azur,  
Fait entendre, au matin, son chant léger et pur,  
Debout au fond de l'herbe fine ;

« Vous direz les hameaux sous les arbres cachés,  
Ruches d'où chaque jour s'éparpillent en plaine  
Laboureurs et semeurs, qui reprennent haleine  
En regardant leurs vieux clochers ;

« Et vous direz les bois et les landes lointaines,  
Et les coteaux fleuris et les monts désolés,  
Derrière lesquels sont d'autres champs, d'autres blés,  
Et d'autres hameaux par centaines,

---

« Et — toujours s'étendant sous le ciel gris ou bleu,  
Comblant de bien partout le grand peuple qui l'aime —  
Le sol des vieux Gaulois dont nous sommes l'emblème,  
Le sol d'où nous montons vers Dieu !... »





## SUR L'ANE

*A mon ami Ch. Léger.*

LE samedi soir, au village  
Un bruit soudain s'est répandu,  
Discret comme un souffle perdu  
Au mois de juin dans le feuillage,  
Et pourtant de tous entendu.  
La Bossue, en gardant sa chèvre  
Dans le travers du Moulin-Bas,  
Otant l'étope de sa lèvre,

A dit à la Borgne tout bas :  
« Au moins vous n'en parlerez pas !  
— Quoi donc ? — Hier, à coups de gaule,  
Comme il rentrait du cabaret,  
La Tourette a battu Touret...  
— Pas possible ! — C'est sûr ! — C'est drôle !  
— Mais surtout gardez le secret... »  
La Borgne, son sac sur l'épaule,  
Descend au moulin. Le meunier  
Apprend l'histoire et la colporte :  
Elle s'en va de porte en porte  
Au charron, puis au cordonnier,  
Puis au forgeron, le dernier,  
Et d'un vaste rire homérique  
Tout ventre honnête est secoué ;  
Vite, qu'on selle une bourrique,  
Et que Touret soit bafoué !

\* \* \*

Le dimanche, joyeux et veule,  
— Père d'universel repos  
Pour la faux, la hache et la meule,  
Et la charrue et les troupeaux, —  
Amène à vépres les dévots  
Et les malins à l'écurie

Où déjà piétine en furie,  
Et rue et brait haut, clair et long,  
L'âne, un vigoureux étalon,  
Sur lequel on va tout à l'heure,  
Si l'on le trouve en sa demeure,  
Jucher Touret couard et félon.

Mais mari battu se dérobe ;  
Et Touret, dès la première aube,  
Devers les bois s'en est allé.  
« C'est donc pour rien qu'on a sellé  
Et bridé ? Non, je prends sa place ! »  
A crié Joseph du Moulin,  
Un vieux garçon à rire enclin,  
Dont la verve n'est jamais lasse  
D'inventer contes et chansons,  
Gais récits de pêche et de chasse,  
Et farces de toutes façons.  
Et le voilà qui se prélasse,  
Coiffé d'une mitre en papier,  
Un sabot dans chaque étrier,  
La bride passée à la queue  
De ce rustique destrier  
Qu'on entend braire d'une lieue.  
Sur la poitrine et dans le dos  
Joseph porte deux écriteaux  
Où de trente pas on peut lire :  
« Bonnes gens, si je suis ici,  
Ce n'est pas pour moi, Dieu merci ! »

Tous de comprendre et tous de rire  
Aux dépens du mari poltron.  
Alors, devant Aliboron,  
Promenant une poêle à frire  
Pleine d'avoine dans du vin,  
Un rustre court... La bête a faim...  
Elle s'élançe : il se retire ;  
Elle poursuit, goûte au festin,  
Le voit encor fuir de sa bouche,  
Ainsi que Tantale aux Enfers,  
En devient toujours plus farouche,  
Hurle et fait feu des quatre fers.  
O fanfares ! ô tintamarres  
De canards sautant dans les mares,  
De poules courant aux bûchers,  
De pigeons sur les toits penchés ;  
Jurons des coqs, clameurs des oies,  
Fuite des bœufs effarouchés,  
O risée, ô désordre, ô joies!...  
Et sur tout cela, ruisselant  
D'un ciel de juillet presque blanc  
Que ne traverse aucune haleine,  
Un grand soleil qui dans la plaine  
Fait crépiter les seigles mûrs,  
Et les pauvres bêtes à laine  
Se tasser à l'ombre des murs...

\*  
\* \*

Mais tout à coup, au son des cloches  
Jetant du haut du clocher bleu  
Leurs carillons de doubles croches,  
Abeilles d'or qui vont vers Dieu,  
L'église s'ouvre : une bannière,  
Une croix, des enfants de chœur,  
Des dévotes la bouche en cœur  
Se déroulent dans la lumière ;  
Des chantres suivent nasillant  
Comme canards dans une ornière,  
Et le curé s'égosillant  
Ferme la marche, loin derrière.  
Et brusquement, sur le parvis,  
Comme un grotesque vis-à-vis  
A la pieuse théorie,  
Aliboron accourt chantant :  
La procession de Satan  
Se mêle à celle de Marie.  
Scandale énorme ! cris d'horreur !  
L'un s'esclaffe, l'autre se signe ;  
Seul, Joseph du Moulin très digne,  
Bravant deux cents poings en fureur,  
Garde sur l'âne qui trépigne  
Son attitude d'empereur.

Le goupillon sur lui se dresse :  
« Hi! *Vade retro, Satanas!* »  
Mais l'âne, qui ne comprend pas,  
Continue à fendre la presse,  
Implorant toujours son repas  
Qui devant lui fuit à grands pas...  
Au premier chemin de traverse  
La procession se disperse  
Et rentre à l'église en courant :  
Ainsi, surpris par une averse  
Sur les fleurs du thym odorant,  
L'essaim vers la ruche revole ;  
Et la cloche au clocher s'affole,  
Et l'on dirait des cris d'effroi  
Descendant de quelque beffroi :  
« Rentrez vite! rentrez bien vite! »  
On court, on se précipite,  
On s'engouffre au porche sauveur ;  
— Et l'âne peut avec ferveur,  
Dans la poêle enfin reconquise,  
Se repaître d'avoine exquise  
Dont le vin double la saveur.

\*  
\* \*

Cependant le soleil décline :  
Le soir pensif de la colline

Gravit pas à pas le versant  
Que pas à pas Touret descend.  
Pauvre Touret ! De l'ombre épaisse  
Où tout le jour il s'est caché,  
Ayant manqué même la messe,  
— Gros péché sur l'autre péché, —  
Il a pu le voir et l'entendre  
L'effroyable charivari  
Où deux cents raillards bons à pendre  
De sa mésaventure ont ri.  
Et maintenant, la tête basse,  
Le long des seigles roux où passe  
Un petit vent frais et furtif,  
Il chemine de l'air craintif  
D'un chien battu demandant grâce.  
Il se dit que ce soir, tandis  
Que Joseph et ses gais bandits  
Au cabaret fêtent sa honte  
Et font ténèbres sur son compte,  
Au seuil du logis déserté  
La Tourette, l'œil irrité,  
Lève encore sa longue gaule ;  
Et, plus tremblant que la moisson,  
Il sent comme un vague frisson  
Lui courir des reins à l'épaule.



*LE POIRIER*

C'EST un vieux poirier au tronc vigoureux,  
Aux longs bras tendus vers l'azur qu'ils crèvent,  
Abri du chasseur et des amoureux,  
Où le premier tue, où les autres rêvent.

Gros bouquet rustique à la fin d'avril,  
Il attire à lui des essaims d'abeilles,  
De chardonnerets au léger babil,  
Et de doux linots aux gorges vermeilles.



---

Dans l'ombre et le bruit de ses frais rameaux,  
Près des lins fleuris, en juin, la fermière  
Pose, amuse, allaite, endort ses marmots  
Sur qui le poirier filtre la lumière.

Le faucheur y vient parfois un moment  
Aiguiser sa faux et vider sa cruche,  
Puis y faire un somme, au bourdonnement  
De l'arbre, pareil au chant d'une ruche.

Pas un écolier qui n'ait déniché  
Un nid de pinson dans ses vastes branches ;  
Pas un travailleur qu'on n'ait vu couché  
Au moins une fois sous lui, les dimanches ;

Pas un doux vieillard passant tout courbé  
Qui n'ait, redressant sa tête chenue,  
En goûtant un fruit à ses pieds tombé,  
Béni le géant debout dans la nue...

Et les vieux s'en vont, et les travailleurs  
Deviennent des vieux dont l'échine ploie,  
Et les écoliers fous et batailleurs,  
Des hommes marchant dans la même voie ;

Puis l'un après l'autre, ainsi qu'au bercail  
Leurs bêtes, le soir, retournent l'air morne,  
Tous vont se coucher, rompus de travail,  
Dans l'étroit enclos où tout a sa borne ;

Tandis que là-haut, dans l'azur du ciel,  
Dominant le champ planté de croix noires,  
Les bras pleins de nids, le sein plein de miel,  
L'antique poirier fait toujours des poires.



*LA CROIX RUSTIQUE**A Marguerite F.*

DANS nos vieux chemins rustiques,  
A tout carrefour douteux,  
Incrédules et mystiques  
Trouvent la croix devant eux.

Elle n'est jamais de marbre,  
Et rarement de granit :  
Comme autrefois, c'est un arbre  
Qui de son cœur la fournit.

De la ferme la plus proche  
Elle est l'offrande et le vœu ;  
Et c'est du creux d'une roche  
Que ses bras montent vers Dieu.

Point de Christ cloué sur elle,  
Point d'ornements superflus ;  
Seule un peu de mousse grêle  
Y met ses festons velus.

Le vent l'ébranle avec rage,  
Ou l'effleure doucement ;  
L'éclair y luit dans l'orage,  
L'oiseau s'y pose un moment.

Le voyageur qui tâtonne  
A l'heure où tombe la nuit,  
Le pâtre au chant monotone  
Qu'en bêlant son troupeau suit,

Le vagabond famélique,  
Le gars tourmenté d'amour,  
Sous la pauvre croix oblique  
Viennent s'asseoir tour à tour.

Elle calme la souffrance,  
Elle montre le chemin,  
Elle éveille l'espérance,  
Elle dit à tous : « Demain ! »

Et moi-même qui déplore  
D'avoir, sous de tristes vents,  
Vu s'éteindre dès l'aurore  
La foi vive des enfants,

Devant cette humble croix grise  
Rencontrée au fond des bois,  
Je me sens l'âme reprise  
Des croyances d'autrefois;

Et je m'assieds sur la pierre  
D'où montent ces maigres bras;  
Et je sens sous ma paupière  
Des pleurs qui ne coulent pas...

Puis je repars, et j'ébauche,  
Loin de tout regard moqueur,  
Un signe de croix très gauche  
De mon front jusqu'à mon cœur.



*LE MÉDECIN DE CAMPAGNE**Au docteur H. Bompaire.*

AU trot de sa bonne jument,  
Le docteur s'en va bravement  
Par les chemins creux d'où sa tête  
Émerge seule par moment,  
Selon le rythme de sa bête.

Voilà qu'il gravit le coteau.  
La bise gonfle son manteau,  
Le givre raidit sa moustache,  
Il va toujours; sur le plateau  
Blanc de neige il met une tache,

Puis disparaît... Où peut-il bien  
S'en aller par ce temps de chien ?  
Seule sa jument le devine,  
Car rien ne l'épouvante, et rien  
Ne fait broncher sa jambe fine.

Elle passe plaine et forêt,  
Fournols, Moncan et Nazareth,  
Et le Lagast et La Capelle,  
Puis tout à coup tombe en arrêt  
Devant un bouge où l'on appelle.

Rascalou, le vieux braconnier,  
Sur la paille de son grenier  
Geint et laboure sa poitrine  
Où, depuis dimanche dernier,  
S'est logée une chevrotine.

« Ah ! le satané maladroit ! »  
Dit le docteur ; et l'acier froid  
Luit entre ses mains potelées.  
« Tête de buis ! esprit étroit !  
Laisse les loups sous les feuillées... »

Et brusque, il s'enfuit, allégeant  
Son gousset d'un écu d'argent  
Qu'il pose en secret sur la table,  
Et, toujours sacrant et rageant,  
Renfourche sa bête à l'étable.

« Par ici, Grise, par ici !  
Nous n'allons pas reprendre ainsi  
Le chemin qui mène à l'avoine...  
Poussons jusqu'au Verdier voir si  
La mort n'a pas pris Jean Antoine.

« Un vieil Harpagon, je le sais,  
Riche du gain de vingt procès,  
Que de travers chacun regarde,  
Et qui maintenant, sans succès,  
Veut plaider contre la Camarde... »

Et sur le givre et le verglas  
La Grise au jarret jamais las  
Trotte, toujours vaillante et fière...  
Mais soudain on entend un glas :  
L'avare est cloué dans sa bière.

« Redescendons par Ginestous ;  
Cette fermière avec sa toux  
Depuis le printemps m'inquiète...  
Trop d'enfants, un brutal époux :  
Pauvre petite Mariette!...

« Oh ! quant à toi qui, l'air contrit,  
Te plains que ton homme maigrit,  
Jeanne la brune à l'œil de flamme,  
C'est ta faute s'il dépérit,  
Tu perds son corps et perds ton âme...



« Et maintenant, Grise, tu peux  
Galoper ferme, si tu veux,  
Vers ton avoine et vers ma soupe,  
Le vent qui givre mes cheveux  
Va te fouetter aussi la croupe. »

\*  
\* \*

Près d'un grand feu clair le docteur  
Fume sa pipe avec lenteur  
Et, les yeux demi-clos, s'étire.  
Ah ! le sommeil réparateur  
Quand dehors la bise soupire !

De-ci de-là, dans la maison,  
Trotte la petite Lison,  
Un beau brin de fille de ferme,  
A l'œil ardent comme un tison,  
Au corsage saillant et ferme.

Et son maître, réconforté  
Par la chaleur et par le thé,  
Revoit à travers la fumée,  
Dans le grand Paris déserté,  
La grisette autrefois aimée.

Ah! le joyeux quartier Latin!  
Et la mansarde où le matin  
On s'attardait longtemps ensemble!...  
« Quoi! fait-il, bondissant soudain;  
On frappe à la porte, il me semble?...

« A cette heure? Non, c'est trop fort!  
Demain!... — Mon petit sera mort  
Demain, dit le père tout blême.  
— Ton petit? Nom de Dieu! j'ai tort...  
Bois un verre : on ira quand même... »

Et dans la neige et dans le vent,  
Comme eût fait Christ de son vivant,  
Le docteur va, galope et vole  
Vers la ferme où râle l'enfant  
Dans les bras de la mère folle...

\* \* \*

Puis le printemps revient des cieux,  
La pervenche rouvre les yeux,  
Et la Grise avec ses oreilles  
Fait s'enfuir des massifs joyeux  
Des vols d'oisillons et d'abeilles.

Et le docteur rêve en marchant ;  
L'alouette monte du champ  
Et se perd dans l'azur, ravie ;  
Tout est lumière et tout est chant,  
Fièvre d'amour et flots de vie.

Comme il ferait bon de s'asseoir  
Sur la colline et, jusqu'au soir,  
Sans trousse, sans plume et sans livre,  
Respirer, écouter et voir,  
Et tout un jour se laisser vivre !

Mais non ! dans ce riant décor  
Des malheureux souffrent encor ;  
Les nids jacent dans la verdure,  
Et le phthisique sent la mort  
Se glisser sous sa couverture ;

Et dans les cimetières verts  
On voit toujours des trous ouverts  
Par où quelqu'un va disparaître.  
En haut, les fleurs ; en bas, les vers :  
Il faut mourir pour faire naître !

Va donc toujours, bon médecin ;  
La douleur sonne son tocsin  
En toute saison, à toute heure ;  
Va, remets du courage au sein  
De celui qui crie ou qui pleure

Nuit et jour, console et guéris  
Les corps et surtout les esprits ;  
Et, pareil à quelque ancien sage,  
Fais, quand tes cheveux seront gris,  
Que l'on s'incline à ton passage ;

Qu'autour de ta bonne jument  
Accoure tout le régiment  
De nos naïves paysannes,  
— Dût-il s'y joindre par moment  
Leurs bœufs curieux et leurs ânes !

Sois accueillant et familier ;  
A travers champs, prés et hallier,  
Donne à tous du haut de ta selle,  
Sans qu'ils aient bourse à délier,  
La panacée universelle !

Sauve le plus que tu pourras  
De la Faucheuse aux maigres bras  
Le paysan qui plante et sème,  
— Jusqu'à l'heure où tu t'en iras  
Sans regret la trouver toi-même

Et lui dire : « Faisons la paix,  
Vieille!... Autrefois je te trompais  
Et t'arrachais quelqu'un des nôtres ;  
Endors sous les gazons épais  
Mon corps le long de ceux des autres. »

---

## PLEUREUSE

*A mon ami C. Babolène.*

O petite chouette grise,  
Oiseau mélancolique et doux,  
Que mon plomb brutal a surprise  
Promenant tes jeunes hiboux,

Et qui, saignante et pantelante,  
Dans mes doigts sur ton cou serrés  
Es morte d'une mort si lente  
Sous les vieux châtaigniers dorés!

Toi qui, depuis longues années,  
Nichais dans le même arbre creux,  
Et de tes plaintes alternées  
Effarouchais les amoureux,

Mais berçais l'âme endolorie  
Dont la nuit accroît le chagrin,  
Ou l'âme pieuse qui prie,  
Seule sous le grand ciel serein ;

Toi le véritable poète  
Des combes et des lieux déserts,  
Comme la grive et l'alouette  
Le sont des cimes et des airs ;

Toi qui souvent, quand nos paupières  
Se referment lourdes de pleurs,  
Debout encore sur les pierres  
Qui du champ des morts sont les fleurs,

Veillais, pleureuse intarissable  
Protestant contre nos oublis,  
Sur ceux que la glaise et le sable  
Ont pour toujours ensevelis ;

Du fond des régions douteuses  
Où survit l'âme des oiseaux,  
Vole encore aux clartés laiteuses  
Dont le soir baigne nos coteaux,

Et, pour montrer que tu pardonnes  
Au rêveur fantasque et cruel  
Qui proclame les bêtes bonnes  
Et puis les foudroie en plein ciel,

Redis ta plainte lente et tendre,  
Cri de la solitude en deuil :  
Mon âme est faite pour t'entendre  
Et mon cœur pour te faire accueil ;

Car j'ai tant de morts dans ma vie,  
J'ai mis tant d'êtres au linceul,  
Dont les noms me donnent envie  
De sangloter, le soir, tout seul,

Mais qu'à l'aube j'oublie encore  
Parce que Paris me reprend  
Et m'endort à sa voix sonore,  
Comme un pâtre au bord d'un torrent !

Pleure sur eux à l'heure où tinte  
L'Angélus triste au vieux clocher,  
A l'heure où dans la lande éteinte  
S'éteint la chanson du vacher ;

Pleure sur eux longtemps, sans trêve,  
Dès que la nuit tend ses réseaux ;  
Pleure comme l'eau sur la grève,  
Comme le vent dans les roseaux ;

Pleure sous la morne veilleuse  
Que la nuit berce au firmament,  
Jusqu'à ce que l'aube joyeuse  
Viennne t'endormir doucement ;

Et par moi tu seras bénie,  
Muse des tombeaux délaissés,  
Pleureuse des morts qu'on renie  
Ou qu'on ne pleure pas assez !





CE QUE DISENT  
LES FEUILLES MORTES

EN s'envolant par tourbillons  
De la forêt vers les sillons,  
Avec un bruissement d'ailes,  
Que disent les feuilles des bois ?  
Elles ont de si douces voix !  
Traduis, rêveur ; que disent-elles ?

— Elles disent que le printemps  
Les remplissait de nids chantants,  
L'été, de rayons et de brises ;  
Mais que le printemps et l'été  
Ne sont plus et n'ont guère été,  
Et que le froid les a surprises ;

Qu'elles comptaient longtemps encor  
Abriter sous leur manteau d'or  
Les troncs durs et les branches souples,  
Faire de l'ombre sur les eaux,  
Dérober au plomb les oiseaux,  
Aux indiscrets les jeunes couples ;

Et que c'est un triste destin  
De sentir l'air vif du matin  
Les arracher à leurs ramures,  
Et la bise les promener,  
Et les passants les piétiner  
Dans les sentiers pleins de murmures.

Elles disent qu'elles n'ont plus  
— Leurs beaux jours étant révolus —  
Qu'à s'en aller au gré de l'onde,  
Sous les grands saules dépouillés,  
Ainsi que des oiseaux mouillés,  
Vers l'abîme lointain qui gronde ;

A moins de quitter les forêts,  
Pour abriter, dans les guérets,  
Les germes des moissons futures,  
Ou d'étaler un chaud tapis  
Sur les pauvres morts assoupis  
Dans la glaise des sépultures.



*CE QUE M'A DIT LA CLOCHE**A Paul Lallemand.*

PAR un soir triste et doux des premiers jours d'automne,  
A l'heure où le soleil, rose au front des forêts,  
Disparaît lentement et comme avec regrets,  
Où l'on n'entend au loin que le chant monotone  
D'un pâtre ou d'un bouvier perdu dans les guérets,

Je m'assieds sur le bord de l'étang solitaire  
Que le souffle des nuits ne ride pas encor;  
Et, grave, dans le frais et paisible décor  
Qu'une légère brume emplit de son mystère,  
J'évoque mon enfance heureuse à la voix d'or.

Elle doit être là, sous les aunes blottie,  
Ou sous les noisetiers qui se mirent dans l'eau ;  
Puisque rien n'a changé dans ce riant tableau,  
Mon enfance ne peut pas en être partie,  
Je vais la voir courir descendant du coteau!...

L'eau gazouille en glissant sur les pierres polies ;  
Les oisillons, dans les rameaux hospitaliers,  
Avec de légers cris se pendent par milliers.  
Quelle voix dominant les rumeurs affaiblies  
Va monter tout à coup de ces lieux familiers?

Brusquement, au clocher dont j'aperçois le faite  
Dans l'azur et dans l'eau, la cloche jette un son,  
Puis un autre, et dans l'air passe comme un frisson.  
Est-ce un glas d'agonie? un prélude de fête?  
Je ne sais, mais mon cœur va battre à l'unisson.

C'est la voix d'une cloche ancienne et vénérée  
Qu'ici même fondit un fondeur diligent ;  
Le bronze allait manquer, plus d'un mit de l'argent ;  
Et c'est pourquoi depuis, dans toute la contrée,  
On aime son chant clair sur les bois voltigeant.

\*  
\* \*

Je te reconnais, ô cloche fidèle  
Qui me saluas quand j'ouvris les yeux,  
Me rendis d'abord croyant et pieux,  
Puis, quand je quittai l'aile maternelle,  
Me fis tant pleurer à tes lents adieux !

Je te reconnais ! ta voix est la même ;  
Les ans ont passé sur ton bronze dur  
Sans y rien graver de faux ni d'impur :  
Je te reconnais, ma cloche, et je t'aime,  
Bel oiseau d'airain chantant dans l'azur !

O toi qui jamais n'as quitté la cage  
Où t'a renfermée un humble destin  
Pour aller chercher un renom lointain,  
Raconte-moi donc dans ton cher langage  
Tout ce qu'a fêté ton bronze divin

Depuis le moment où, sortant du moule  
Comme de la glaise un fin diamant,  
Tu fus baptisée, et pieusement  
Du haut du clocher jetas sur la foule  
Ton premier appel au recueillement...

---

\* \* \*

« Tu veux connaître mon histoire,  
Poète épris de vaine gloire  
Et qui, par ta faute exilé,  
Promènes à travers le monde  
Cette nostalgie inféconde  
Dont rien ne t'aura consolé ?

« Mon histoire ? Elle est tout unie,  
Mais sa douce monotonie  
Est celle de la vie aux champs ;  
Comme moi je crois que tu l'aimes,  
Car tu la peins dans tes poèmes,  
Et nous nous mêlons dans nos chants.

« Je suis de beaucoup ton aînée ;  
Je sonnais quand ta mère est née  
Et lorsque tu naquis aussi ;  
Pas un des anciens du village  
Dont je ne sache au juste l'âge,  
Toute la joie ou le souci.

« Plus de mille fois dans la nue  
J'ai jeté comme bienvenue

Mes carillons à tous les vents,  
Et rempli de nobles chimères  
L'âme des toutes jeunes mères  
Sur les berceaux de leurs enfants.

« Puis, lorsque mai fleurit les landes  
Et que les genêts en guirlandes  
Ornent les verts sentiers fuyants,  
Cent fois vers l'église joyeuse  
J'ai mené la troupe pieuse  
De nos premiers communians.

« Et j'ai fait battre les corsages  
Des beautés rustiques et sages  
Épousant des gars fiers et doux,  
Et leur donnant, un par année,  
Une vaillante maisonnée  
De marmots châtains, bruns ou roux.

« Et maintes fois aussi, dolente,  
J'ai coupé de ma plainte lente  
La voix de quelques paysans  
Qui, par les bois et la bruyère,  
Accompagnaient au cimetière  
De belles mortes de seize ans.

« Et puis que d'autres deuils encore !  
Enfants moissonnés à l'aurore,



---

Vieillards endormis au couchant,  
Tocsins de guerres ou d'orage,  
Appels quand la grêle fait rage  
Sur le vignoble ou sur le champ.

« Et toujours chanter la première  
Pour annoncer que la lumière  
Appelle l'homme à son labour ;  
A midi marquer une pause,  
Et le soir, lorsque tout repose,  
Prier encore dans la tour ;

« Carillonner les belles fêtes,  
Sangloter celles qui sont faites  
Pour honorer les pauvres morts...  
Tu connais maintenant ma vie  
Humble et pourtant digne d'envie,  
Et bien remplie et sans remords...

\*  
\* \*

« En peux-tu dire autant de la tienne, ô poète ?  
Fait aussi pour chanter nos landes et nos bois,  
N'as-tu pas, au hasard de ton âme inquiète,  
Aux profanes cités fait entendre ta voix ?

« N'as-tu pas dévié maintes fois dans ta course ?  
Moins écouté ton cœur souvent que ton esprit,  
Dédaigné pour les vins capiteux l'eau de source,  
Et fait fi des chansons qu'au berceau l'on t'apprit ?

« Tu vantes dans tes vers ton petit coin de terre  
Et les bons forestiers dont tu reçus le jour :  
N'eusses-tu pas mieux fait encore de te taire  
Et de rester près d'eux, bûcheron à ton tour ?

« Ou de garder les chants que Dieu mit dans ton âme  
Pour les pâtres naïfs rentrant à l'Angélus,  
Pour le lutrin rustique, ou pour la jeune femme  
Qui berce de son pied ses nourrissons joufflus ?

« D'inventer de ces airs qu'on chante à l'attelage  
Lorsque les bœufs lassés s'arrêtent haletants,  
Ou de simples refrains qu'on retienne au village  
Et qui de père en fils s'y transmettent longtemps ?...

« Du moins, si tu n'as pas su confiner ta vie  
Dans l'horizon qu'emplit mon carillon joyeux,  
Ni résister, comme il convenait, à l'envie  
D'avoir un nom hors du pays de tes aïeux,

« Maintenant que tu sais ce que valait ton rêve,  
Qu'à défaut du laurier poursuivi par tes vœux,  
Sur ton front incliné comme un arbre sans sève,  
Le temps laisse sa ride en prenant tes cheveux ;

---

« Dis adieu pour jamais à ta chimère folle,  
Renonce aux fruits amers que chercha ton orgueil,  
Reste ! L'oiseau blessé jusqu'au vieux nid revole,  
L'homme désabusé retourne à son vieux seuil.

« Reste ! nous chanterons ou pleurerons ensemble,  
Selon qu'autour de nous on sera triste ou gai ;  
J'ai l'âge d'une aïeule et ma charpente tremble :  
Laisse ma voix bercer ton cerveau fatigué !

« Reste ! Il fait bon vieillir au lieu de sa naissance,  
Et bon mourir... Bientôt nos destins changeront :  
Le creuset reprendra le bronze mon essence,  
Et la tombe ton cœur où des ronces croîtront.

« Mais je veux vivre assez pour qu'en ton agonie  
Mes consolants adieux arrivent jusqu'à toi,  
Afin qu'en écoutant ma complainte bénie,  
Tu songes à ta mère et meures dans sa foi.

« Et puissé-je, — au moment où ton étroite bière,  
Légère aux bras nerveux de quatre paysans,  
Entrera, comme au port l'esquif, au cimetière  
Où l'on dort à jamais des sommeils bienfaisants, —

« Dans un dernier sanglot et dans un glas suprême,  
Jeter mon âme aux vents qui dépouillent nos bois,  
Et tomber en morceaux près de ton cercueil même,  
La cloche et le poète expirant à la fois ! »

---

*MORT DANS LA NEIGE**Aux instituteurs de mon pays.*

LES journaux m'ont porté la sinistre nouvelle  
Qu'un pauvre instituteur, un tout jeune, un de ceux  
Qui crachent leurs poumons et tordent leur cervelle  
Pour éveiller au jour les esprits paresseux,  
Et pour hausser le cœur en dessillant les yeux,  
Allant tout seul, à pied, du village à la ville,  
Vient d'être trouvé mort dans la neige en chemin.

Il voulait conquérir un nouveau parchemin,  
Se disant que sa tâche en serait plus facile  
Et qu'un peu d'or de plus sonnerait dans sa main.  
Le gousset fort léger, sachant bien qu'à l'auberge  
Il dépenserait gros, hélas! le jour suivant,  
Il coupe un lourd bâton dans les houx de la berge,  
Et part, bravant la glace, et la neige, et le vent,  
Soutenu par l'espoir qui lui crie : « En avant ! »

Mais le chemin est long (au moins quinze ou vingt lieues!),  
Il est parfois sinistre, et sauvage souvent,  
Et la saison est loin où les nuits sont si bleues,  
Que tous nos paysans, grands marcheurs devant Dieu,  
Les préfèrent au jour pour aller au chef-lieu.  
La neige en blancs essaims tombe, tombe sans trêve,  
Unit tout, confond tout, glace, aveugle, étourdit,  
Fait qu'on marche au hasard et comme dans un rêve,  
Et que, si l'on est seul, on sent qu'on est maudit.

Sans doute, on a tendu ses deux mains à la flamme,  
A la dernière halte, et bu deux doigts de vin;  
Mais ces vins d'aujourd'hui ne mettent rien dans l'âme,  
Et le froid vous reprend, la fatigue et la faim.  
La neige, qui d'abord rafraîchissait la lèvre,  
Rallume maintenant la soif, comme la fièvre,  
Et la force s'épuise, et la route sans fin  
S'allonge, et la nuit vient, et le sommeil perfide  
Pèse sur les yeux las de s'ouvrir dans le vide;

Il vous dit à l'oreille, avec douceur, tout bas :  
« Arrête-toi, passant, l'étape est loin encore ;  
Dors un peu : je rendrai la souplesse à ton pas,  
Et tu pourras après marcher jusqu'à l'aurore.  
Dors, là, sous ce rocher qu'une ronce décore :  
Les flocons ni le vent ne t'y trouveront pas... »  
Il voudrait résister, car il pressent un piège ;  
Allons ! un chien aboie, une ferme est tout près ;  
Une lueur perçant les tourbillons de neige  
Brille comme une étoile à travers les forêts.  
C'est le salut ! en route, et du cœur aux jarrets !...  
Vains efforts ! — La torpeur funeste qui l'assiège  
Glace son cœur, suspend ses pas, ferme ses yeux...  
Il se couche, il s'endort, il meurt... Et sur sa tombe,  
Ainsi qu'un grand linceul qui descendrait des cieux  
Pour le cacher aux loups errants, la neige tombe,  
Tombe jusqu'à l'aurore à flots silencieux...

Vous le pleurez, amis, le vaillant jeune maître  
Qu'un trépas lamentable avant l'heure a surpris ;  
Moi, qui fus autrefois des vôtres, je viens mettre  
Sur cet humble cercueil ces vers sans aucun prix,  
Comme je planterais, dans l'étroit cimetière  
Où vous l'avez encor dans la neige couché,  
Quelque pied de genêt, de sauge ou de bruyère,  
A l'endroit de sa mort en passant arraché.  
Car celui que la nuit reprend à la lumière,  
— Pauvre petit soldat du grand progrès humain, —  
Pour n'être point tombé, le fusil à la main,

---

La rage au cœur, les yeux tournés vers la frontière,  
Ainsi que par milliers d'autres feront demain,  
N'en mérite pas moins le salut du poète,  
Le baiser que la Muse, écartant le linceul,  
Pose sur les yeux clos et la lèvre muette  
Du lutteur qui vécut pour tous — et mourut seul !



*LES CONSCRITS**A Pierre Maruéjols.*

**L**ES conscrits sont partis dès la pointe du jour,  
Très crânes dans leurs blouses bleues,  
Avec leur vieux drapeau fané, leur vieux tambour ;  
Ils ont fait à pied quatre lieues.

C'est le tirage au sort, et tous sont accourus,  
Des villages, des bois, des landes,  
Les fils de paysans, joyeux, vaillants et drus,  
Riant et devisant par bandes.



Ils chantent leur refrain : « Partons, chers compagnons !

Partons, la fleur de la jeunesse ! »

A plein gosier, suants, rouges comme brugnons

Que Vendémiaire caresse...

Ceux d'une autre commune, au prochain carrefour,

Débouchent en fier équipage.

On se toise, on se jauge : avant la fin du jour

On aura peut-être tapage.

Et puis d'autres encor portant d'autres drapeaux

Vont s'engouffrer dans la mairie,

D'où l'on ressort avec des chiffres aux chapeaux :

Ce jour veut qu'on pleure ou qu'on rie !

Tel pauvre petit gars, dont l'ancien tout courbé

Écorche là-haut la bruyère,

En voyant, comme on dit, qu'au sort il est tombé,

Sent des larmes sous sa paupière !

Tel amoureux s'afflige et tremble que Lison,

S'il part, ne lui soit infidèle ;

Tel autre qu'on ne prenne un gendre à la maison

Cependant qu'il sera loin d'elle...

Mais quoi ! l'on pleurera plus tard ; gai ! les enfants !

Dans le gousset deux écus sonnent :

Allons, des flots de vin et des flots de rubans

Qui sur les épaules frissonnent !

Des rubans rouges, verts, bleus, larges de six doigts,  
Que nous offrirons à nos mïes,  
Cette nuit, en rentrant un peu gris sous leurs toits,  
Quand les mères sont endormies !

Et malheur à présent aux conscrits des Vallons,  
Mangeurs de courges et de prunes,  
S'ils s'en viennent rôder trop près de nos talons  
Comme des guêpes importunes !

Malheur également à ces noirs *patarins*,  
Petits-fils de chiens d'hérétiques !  
S'ils raillent, on saura leur caresser les reins  
Avec nos vieux gourdins celtiques!...

Mais le jour baisse, fils ; on nous attend là-haut,  
Vers le Lagast aux croupes blanches :  
Gars des genêts, en route ! et chantons comme il faut  
De nos belles voix des dimanches.

\*  
\* \*

Dans le village, où l'Angélus  
A tinté depuis plus d'une heure,  
Pères, mères, aïeux perclus  
Attendent devant leur demeure.

Et les filles, bras enlacés,  
S'avancent un peu sur la route  
Par où viendront leurs fiancés.  
Des chants au loin... Chacun écoute...

« Ce que je regrette en partant,  
C'est ton tendre cœur, ô maîtresse... »  
— Ils arrivent... On les entend,  
Et l'on tressaille et l'on s'empresse...

« Quand nous serons en pleine mer,  
En pleine mer de l'Angleterre... »  
— Ah! les vieux mots et le vieil air  
Que le fils chante après le père!

Je le fredonne encor parfois,  
En évoquant dans ma mémoire  
Notre arrivée à travers bois,  
Le soir du tirage, à nuit noire.

Que de sourires et de pleurs!  
Que d'espérances et de craintes!  
Chez les mères, que de douleurs!  
Chez les amoureuses, d'étreintes!

Elles guettaient et, tout à coup,  
S'élançaient à notre passage,  
Lèvre à la lèvre et bras au cou,  
Le cœur battant sous le corsage.

« Quel numéro? — Vingt. — Malheureux!  
— Et toi? — Cent! — Merci, Sainte Vierge!...  
— La *masque*\* nous trompa tous deux...  
— J'ai bien fait de brûler un cierge! »

\* \* \*

Et deux heures après, par d'agrestes sentiers,  
Vers les mas endormis où quelque chien aboie,  
Plusieurs rentrent, laissant pendus aux églantiers  
Leurs rubans, mais non pas leur fierté ni leur joie.

L'un rêve qu'il sera marin, et que la mer  
Est un immense champ qui gronde et qui remue,  
Où ne poussa jamais ronce ou genêt amer,  
Et qu'un vaisseau laboure ainsi qu'une charrue;

L'autre, qu'il traînera des canons vers le Rhin  
Au trot de lourds chevaux, dans des bruits de ferraille,  
Et que du même poing dont il jetait du grain  
Il sèmera sans doute un jour de la mitraille;

Le troisième, d'un sabre où reluit le soleil  
Et qui, mieux que la faux dont il coupait les herbes,  
Dans la charge fera gicler le sang vermeil  
Et choir les cavaliers comme croulent les gerbes;

\* La Sorcière.

---

Tous, qu'ils iront très vite et très loin ; qu'au retour,  
Le visage coupé d'une forte moustache,  
Aux filles, le dimanche, ils parleront d'amour,  
Et reprendront des vieux la maison et la tâche...

Et, des bois, des ravins, des coteaux, se hâtant  
Vers la ferme lointaine avant que le jour naisse,  
Les conscrits dispersés s'en vont, toujours chantant :  
« Partons, la fleur de la jeunesse ! »



*BUSCAILLETTE-BUSCAILLOU*

*A mon ami Layraud.*

**N**OVEMBRE. — Le givre mord  
Les pauvres doigts sans mitaines :  
Ramasseuse de bois mort,  
Va-t'en aux forêts lointaines.

Les autans, noirs bûcherons,  
Ont livré maintes batailles  
Aux chênes, et de leurs fronts  
Fait tomber maintes *buscailles* \*.

\* *Buscaille*, branche morte.

Buscaillette-Buscaillou,  
Prends ta corde et va-t'en vite,  
A travers ronce et caillou,  
Au bois où le vent t'invite.

Tu n'as enfant ni mari  
Qui t'aide et qui te protège :  
Mets du bois mort à l'abri  
Avant les longs jours de neige.

\* \*  
\* \*

La voyez-vous trotter,  
La chère petite vieille !  
Quand elle va butiner,  
Moins diligente est l'abeille.

Elle passe le ravin,  
Gravit la pente opposée,  
Puis sur la lande sans fin  
Court dans la froide rosée.

Les coudes au corps serrés,  
Un tablier pour mantille,  
Elle longe les fourrés  
Où le merle noir sautille.

Un geai fuit en lui jetant  
Un juron de sa voix aigre,  
Et le corbeau qui l'attend  
Croasse qu'elle est trop maigre.

Mais le soleil du bon Dieu  
Au-dessus des bois émerge  
Et couvre d'or et de feu  
Sa vieille cotte de serge ;

Et, — comme un jour au parvis  
Des demeures éternelles  
Buscaillou, les sens ravis  
Et de l'extase aux prunelles,

Entrera, — dans la forêt  
Qui se dépouille et tressaille,  
Joyeuse elle disparaît  
En écartant la broussaille.

\*  
\* \* \*

Forêt, sainte forêt, maternelle aux petits,  
A ceux du rossignol comme à ceux de la louve,  
Toi qui feuilles, en mai, sur l'oiselet qui couve  
Et sur la bauge où les marcassins sont blottis ;



---

Toi qui nourris un peuple entier dans ton enceinte,  
Qui, comme un temple auguste ouvert de tout côté,  
Donnes asile aux gueux que proscriit la cité,  
Forêt tendre, forêt humaine, forêt sainte,

Accueille maintenant sous tes rameaux flétris  
La pauvre vieille fille, autrefois fraîche et forte,  
Qui ne demande rien que quelque branche morte  
Et qu'à vivre un hiver encor de tes débris!

Vieux chênes malmenés par le vent qui vous pille,  
Mais qui reverdirez lorsque avril reviendra,  
Laissez choir de vos troncs tout le bois qu'il faudra  
Pour que chez Buscaillou chaque soir le feu brille!

Beaux hêtres qui montez si haut, si droit dans l'air,  
En vous courbant sous les efforts de la tempête,  
Déposez sous ses pieds un peu de votre tête  
Pour que son feu soit plus palpitant et plus clair!

Trembles émus, bouleaux légers, peupliers grêles,  
Mêlez à ces bois durs et lourds votre bois fin;  
Buscaillette en rentrant tout à l'heure aura faim :  
Caressez sa marmite en gerbes d'étincelles!

Arbustes qui jadis blessiez ses pieds d'enfant,  
Houx et genêts amers, buis aux feuilles dorées,  
Chèvrefeuilles courant en traînes éplorées,  
Bruyères où, sans doute, elle a dormi souvent,

Piquez à son fagot vos touffes odorantes,  
Afin qu'en son alcôve elle rêve, ce soir,  
Aux pénétrants parfums que berce l'encensoir  
Dans les processions en Messidor errantes!

\*  
\* \* \*

Mais le pâle soleil descend  
Sur les coteaux frileux qu'il rase;  
Il met un regard caressant  
Dans la clairière qui s'embrase...  
Buscaillou, le soleil descend!

Buscaillou, sous le faix ployée,  
Du milieu des beaux hêtres blancs,  
Dans la clairière ensoleillée  
Sort et marche à pas chancelants,  
Sous son fagot toute ployée.

Elle s'en vient par le sentier  
Où le moineau bavarde encore.  
Elle a passé le jour entier  
Dans la haute forêt sonore,  
Et s'en revient par le sentier.

La côte est taillée en calvaire,  
Elle sent fléchir ses genoux ;  
Que de lie au fond de son verre !  
Sainte Vierge, pitié pour nous,  
Vous qui connûtes le Calvaire !

\* \* \*

Elle arrive enfin. Le logis étroit  
N'a pour l'accueillir lueur ni caresse ;  
Seul un vieux chat noir des cendres se dresse,  
Miaulant la faim et tremblant le froid ;

Et sur son perchoir une poule brune,  
Soudain réveillée, allonge le cou,  
Caquette un instant avec Buscaillou,  
Et se rendort dans un rayon de lune.

Buscaillette allume un quinquet fumeux,  
D'un genêt flambant fait chauffer sa soupe,  
Mange une châtaigne à la hâte, et coupe  
Un peu de pain noir à son chat galeux.

Puis elle fera sa longue prière  
De *Pater* suivie et d'*Ave* sans fin,  
Aux ronrons du chat qui, n'ayant plus faim,  
Le dos aux chenets, prie à sa manière.

Dors maintenant, dors d'un sommeil d'enfant,  
Dors dans ton alcôve au cercueil pareille,  
Et, pour mieux rêver, garde dans l'oreille  
Le chant qu'aux forêts chante le grand vent ;

Car toute la nuit, sans que rien émousse  
Sa forte cognée et ses mille bras,  
Il gronde et travaille, et tu trouveras  
Un autre fagot demain sur la mousse.



*FLEUR-DE-NEIGE*

*A Mademoiselle J. Bartet.*

Ainsi surnommait-on la superbe héritière  
Des fermiers de Saint-Jean-le-Froid du Lévézou,  
— Blonde et fine, à la fois très douce et très altière,  
Rose, ou, comme l'on dit dans nos pays, Rouzou.

Elle naquit un jour de splendeur idéale  
Où la neige et le givre aux baisers du soleil  
Se teintaient doucement de pudeur virginale,  
Et l'on eût dit un lis légèrement vermeil.

Elle n'aima jamais que les blancheurs sans tache,  
Foula de ses pieds nus l'hermine des hivers,  
— Triste quand l'avalanche, en avril, se détache  
Des coteaux qui six mois vont redevenir verts.

Alors elle courait aux cascades fumantes  
Dont la neige fondue avait grossi la voix,  
Se plongeait tout entière en leurs eaux écumantes,  
Avec un rire clair que répétaient les bois ;

Guettait la floraison des blés noirs dans la plaine,  
Des narcisses parmi les grands prés odorants,  
Et, par flottes poussés d'une invisible haleine,  
Les nuages de grêle au fond des cieus errants ;

Et très souvent aussi, de ses vagues prunelles  
Que ne retenaient plus les champs roux et brûlés,  
Contemplant longuement les neiges éternelles  
Des monts pyrénéens aux pics immaculés.

\*  
\* \*

Aussi chaste du cœur que des yeux, et rebelle  
A tout propos impur, à tout spectacle bas,  
Lorsqu'un bouvier lascif murmurait : « Qu'elle est belle !  
Elle passait, rêveuse, et ne l'entendait pas ;

---

Et jamais, dans les foins dont la senteur vous grise,  
Sur la gerbe appelant pourtant ses cheveux d'or,  
Un baiser, dérobé par force ou par surprise,  
N'avait frôlé sa lèvre à vingt ans vierge encor.

Non que son cœur fût dur, ni son âme glacée :  
Les bêtes et les gueux connaissaient sa bonté ;  
Mais elle caressait au fond de sa pensée  
Un idéal où nul n'avait jamais monté.

Elle croyait toujours qu'un étranger, sans faute,  
S'égarerait un soir par ces âpres chemins,  
Qu'il serait noble et doux, qu'elle en ferait son hôte  
Et garderait son cœur dans ses petites mains ;

Et que tous deux, perdus dans la lande sauvage,  
Ainsi que deux ramiers de solitude épris,  
Ils vivraient l'un pour l'autre, à jamais, sans orage,  
De longs hivers neigeux et des printemps fleuris.

\*  
\* \*

Or, un soir de Noël, en sortant de *Matines*,  
L'âme et les yeux encore enivrés de candeurs,  
De Jésus endormi sous ses blanches courtines,  
Et de l'encens au ciel s'exhalant en blondeurs,

Rouzon, qui poursuivait dans la neige étoilée  
Son rêve, et, sous la lune au froid regard d'argent,  
Remontait vers le mas, du fond de la vallée,  
En avance des siens et d'un pas diligent,

Sentit soudain deux mains brutales à sa taille,  
Et deux lèvres de faune à sa lèvre d'enfant :  
Un seul cri dans la nuit dénonçant la bataille,  
Puis un rire sinistre emporté par le vent...

Huit jours après, dans son petit lit de fermière,  
Fleur-de-Neige a la fièvre et tient clos ses beaux yeux  
Que blesse maintenant la splendeur coutumière  
Des coteaux et des bois purs et silencieux.

Et la Mort pour la prendre accourt dans la tourmente,  
Reconnue au portail par les dogues hurlants,  
Mais souriante et douce et noble, sous sa mante  
Que l'hiver fleurdelise avec des flocons blancs.

Et les cloches au loin vaguement carillonnent ;  
Et la vierge, rouvrant ses grands yeux azurés,  
Sourit aux papillons glacés qui tourbillonnent  
Sur les petits carreaux que l'aurore a givrés.

Est-ce aujourd'hui que vient le prince de son rêve ?  
Oui, sans doute, et voilà ses joyeux messagers.  
« Vite, mes beaux habits ! il faut que je me lève :  
La lande est toute en fleurs comme un champ d'orangers !



---

Mais la voix du bouvier, qui dans la cour blasphème,  
Lui rappelle soudain l'épouvantable nuit ;  
Et Fleur-de-Neige expire en un frisson suprême,  
Et son âme, oiseau blanc, dans les blancheurs s'enfuit.

\* \*  
\* \*

A travers prés et bois, blancs guérets, landes blanches,  
Par les sentiers moelleux où nul bruit ne s'entend,  
Blancs aussi, les porteurs font, en frôlant les branches,  
Pleuvoir les fleurs d'hiver sur ce lis éclatant.

Hormis le ruisseau, noir comme un voile de veuve,  
Tout floconne et sourit jusques à l'horizon ;  
Le sonneur au clocher sonne la cloche neuve,  
L'herbe du cimetière a des airs de toison.

Et quand le fossoyeur, à larges coups de pelle,  
Repousse dans le trou la glaise des sillons,  
Pour la faire plus douce à l'enfant et plus belle,  
L'essaim blanc de Noël s'y pose en tourbillons.

Puis il se pose encor sur la fosse comblée,  
Emplit les pas de ceux qui suivaient le cercueil,  
Si bien que les sommets, le bois et la vallée  
Se sont vêtus de blanc pour porter un tel deuil.

---

## VOIX ÉTEINTES

*A mes morts.*

PAUVRE vieille maison, comme te voilà faite!  
Effritée, écaillée et, de la base au faite,  
Pleine de rides et de trous,  
Le toit penchant, les murs déviés de leur ligne,  
Un vieux poirier encor, mais plus d'ancienne vigne  
Couvrant ta nudité de ses feuillages roux.

En bas, la cour déserte et les étables vides,  
Et la litière rare où des poules avides  
    Quêtent du grain pour leurs petits ;  
Au-dessus, l'escalier s'en allant pierre à pierre ;  
Et, telles que des yeux qui n'ont plus de paupière,  
Des fenêtres dont tous les volets sont partis ;

Des lucarnes par où s'engouffrent vents et grêles,  
Et dont le verre a fait place aux rosaces frêles  
    De l'araignée aux bras velus ;  
Sur le toit, — frissonnant en bordure à la brise, —  
Un peu d'herbe, verte en avril, à présent grise,  
Où la bergeronnette accourt, à l'Angélus.

Et de là ne sort plus la rumeur familière  
Des enfants qui changeaient la maison en volière  
    Pleine de rire et de chansons ;  
Des gens graves y vont et viennent en silence,  
Tandis que le poirier, muet aussi, balance  
Ses rameaux autrefois pleins de nids de pinsons.

Et c'est là cependant que nous vînmes au monde,  
Et que des soins pieux prodigués à la ronde  
    Pendant dix ans, quinze ans, vingt ans,  
Nous firent, sans douleur, sans vices, sans querelles,  
Joyeusement grandir comme, à l'abri des ailes,  
Poussent les oisillons dans l'or des blés flottants...

Voici la grande salle et la table commune  
Où père, oncles, aïeuls, frère, sœurs blonde et brune,  
Et la servante et le valet,  
Dans la fraternité touchante des vieux âges,  
S'asseyaient coude à coude, et se tenaient bien sages  
Tout le temps que mon père à voix haute parlait.

Que sont-ils devenus tous les joyeux convives  
Qui s'attablèrent là, soit aux fêtes votives,  
Soit pendant les longs soirs d'hiver,  
Laboureurs, bûcherons, meuniers, mendiants mêmes,  
Gens cossus et de poids, ou braconniers bohèmes,  
Reçus à verre plein autant qu'à cœur ouvert ?

Morts, disparus, vieilliss, fronts glacés, voix éteintes !...  
La table garde encor dans son bois les empreintes  
Qu'y traçait mon couteau d'enfant ;  
Mais rires et refrains et propos et chimère  
Ont pris à tout jamais leur vol, — comme toi, mère  
Par qui l'humble foyer était si réchauffant !

Seul aujourd'hui le vent plaintif et monotone  
Gémit comme autrefois pendant les nuits d'automne,  
Au galetas, dans le poirier,  
Dans les châtaigniers creux où la chouette ulule ;  
Et j'écoute sonner à la vieille pendule  
L'heure sainte où jadis on nous faisait prier,

Puis la voix de l'étang trop plein qui se déverse  
En cascade du haut du rocher, et me berce  
Comme une très vieille chanson  
Dans laquelle j'entends, confuses et fondues,  
Toutes les chères voix autrefois entendues,  
Distinctes, sous le toit de l'antique maison.

\*  
\* \*

Cette voix grave, c'est la tienne,  
Aïeule qui, les soirs d'hiver,  
Nous parlais d'une époque ancienne  
Où le pain noir même était cher,

Où le seigneur prenait sa gerbe,  
Où le peuple tuait son Roi,  
Où Robespierre comme l'herbe  
Courbait tout sous un vaste effroi ;

Où l'on voyait partout des traîtres  
Que l'on emprisonnait en tas,  
Où toi-même cachais deux prêtres  
Plusieurs mois dans ton galetas ;

Où, plus tard, pour plaire à sa femme,  
Bonaparte rendait à Dieu  
Ton humble église et Notre-Dame,  
Et tes cloches au clocher bleu,

Puis partait pour ses longues guerres,  
Emmenant tant de gais conscrits  
Dont, hélas ! il ne revint guères,  
Longtemps après, que des débris...

\*  
\* \*

Et par degrés la voix de l'aïeule se change  
En une voix plus jeune et plus gaie ; et j'entends  
Des contes familiers d'une saveur étrange,  
Coupés de rires éclatants ;

Et des chansons d'un charme infini, vieilles, vieilles,  
En langage naïf et gauche d'autrefois...  
Ah ! je te reconnais, doux enjôleur d'oreilles,  
Oncle Joseph, c'est bien ta voix !

Oui, chante, chante encore et *Jeannette* et *Prosper*,  
Et la *Nonne* et l'*Anglais* et vingt autres encor,  
— Répertoire naïf du père et du grand-père,  
Humble ruche d'abeilles d'or...

\*  
\* \*

Mais quoi ! ta voix s'éteint et ton regard s'efface,  
Et tu t'enfonces dans la nuit.  
Quelle est cette ombre qui te suit  
D'une allure si douce et si lente et si lasse,  
Et qui glisse sans plus de bruit  
Qu'une apparition passant sur une glace ?

Ah ! ce front chargé de douleurs,  
Ce sourire trempé de pleurs,  
C'est toi, je t'ai bien reconnue,  
Mère ! Tu m'as vu soucieux  
Sous ce vieux toit silencieux,  
Et ton ombre est vers moi venue.

Et tu me parles, et j'entends  
Des choses que depuis longtemps  
Personne n'avait su me dire ;  
Je redeviens bon, simple et doux,  
Comme à l'âge où sur tes genoux  
Je m'endormais sous ton sourire...

Oui, je t'ai causé du souci ;  
J'aurais toujours dû vivre ici,  
Avec ton âme pour lumière

Et ta croyance pour soutien,  
Mon cœur battant tout près du tien,  
Puis ma main fermant ta paupière...

Et la voix répond : « Mon enfant,  
Je sais que ton cœur a souvent  
Volé vers moi, vivante ou morte,  
Je te pardonne et te bénis;  
Nous ne sommes pas désunis,  
Moins que l'amour la tombe est forte... »

\*  
\* \*

Mais le coq à pleine voix  
Chante une première fois,  
Et la chère ombre s'envole...  
Puis le silence reprend,  
Au tic-tac indifférent  
Qui mesure l'heure folle.

Et devant mes yeux charmés  
D'autres fantômes aimés  
Passent lentement, sans trêve :  
Parents proches ou lointains,  
Fronts pâlis, regards éteints,  
Geste vague et voix de rêve.



• Deux mignonnes de deux ans  
Avec des yeux caressants  
De scabieuses fanées,  
Et le clair et frais babil  
De deux linots en avril,  
— Ma fille et ma sœur aînées, —

Vont se tenant par la main ;  
Elles suivent un chemin  
Tout parsemé d'asphodèles  
Et de lis silencieux,  
Dont elles font pour les cieux  
Des gerbes plus hautes qu'elles.

Je leur souris ; je voudrais  
Les admirer de plus près, ·  
Les serrer sur ma poitrine ;  
Mais, à l'appel de leur nom,  
Toutes les deux disent : « Non ! »  
D'une voix grêle et mutine,

Et me souriant aussi,  
Sans comprendre mon souci,  
Errent par les prés moroses,  
— Pauvres petits papillons  
D'un pays où les sillons  
Ne connaissent point les roses !...

\*  
\* \* \*

A présent dans un bois aux arbres gris de fer,  
    Sans mousse, sans nids, sans murmures,  
    Et sans zéphyr dans les ramures,  
Dans un bois vague où règne un éternel hiver,

Vont et viennent, portant de tremblantes cognées,  
    Des ombres de vieux bûcherons  
    Qui frappent au pied les vieux troncs  
Sans éveiller l'écho des combes éloignées.

Celui qui les commande est jeune; mais ses yeux,  
    Pleins d'une tristesse sans bornes,  
    Se lèvent vers les cimes mornes  
Que l'acier ne peut faire osciller dans les cieux.

Il a beau stimuler de la voix et du geste  
    Son équipe aux efforts muets,  
    Pas même les bouleaux fluets  
Ne croulent sur le sol de la forêt funeste.

Alors, croisant ses bras, il s'adosse en pleurant  
    Au plus gros arbre de la vente,  
    Et regarde, plein d'épouvante,  
S'enfuir, oisive aussi, l'eau grise d'un torrent;

Et, plus loin, le vallon où s'agite en cadence  
La scie étrange qui sans bruit  
Descend et monte dans la nuit,  
Comme au clair de la lune un fantôme qui danse.

Pauvre frère ! c'est toi qu'avant l'heure a frappé  
La vieille Bûcheronne sombre,  
Et qui protestes contre l'ombre  
Dont le réseau subtil te tient enveloppé !

« Oui, c'est moi, me dit-il. Les vivants n'ont qu'un rêve :  
Le repos... Le repos, hélas !  
La mort le donne et j'en suis las,  
Frère ! et l'Éternité n'est qu'un loisir sans trêve.

« Dormir lorsque, là-haut, la forêt chante aux vents,  
Et les bûcherons sous les branches,  
Et la scie en taillant des planches !...  
Poète, plains les morts et non pas les vivants ! »

\*  
\* \*

En ce moment le coq sonne une autre fanfare ;  
L'aube bleuit le ciel... Le pauvre mort s'effare  
Et s'enfonce au bois enchanté.  
Je m'éveille ; le jour entre à pleine fenêtre,  
Et la vieille maison semble un instant renaître  
Et palpiter encor sous des flots de clarté,

L'illusion est douce, hélas ! mais se prolonge  
Juste le temps qu'il faut pour dissiper un songe  
Lorsque au ciel monte le soleil.

Mon père, roi déchu, ne commande à personne,  
Et son pas chancelant est le seul qui résonne  
Sous ce toit devenu l'empire du sommeil.

Tel qu'il est cependant, ce toit de mes ancêtres,  
Je l'adore, et j'y sens palpiter tous les êtres  
Qui l'animèrent autrefois ;

Et quand je dois le fuir pour reprendre ma tâche,  
C'est le long chapelet des âmes qui m'attache  
A ces pauvres murs gris où me parlent leurs voix.

Et toujours j'y viendrai comme en pèlerinage,  
Évoquer mon berceau, ma mère et mon jeune âge  
Et mes seuls bonheurs sans remords ;  
Même quand l'étranger en fera sa demeure,  
Mon cœur l'habitera jusqu'à ce que je meure,  
La maison délabrée où reviennent mes morts !



# TABLE





# TABLE

---

## *LA BONNE TERRE*

AMENDE HONORABLE. . . . .	3
A la Neige . . . . .	9
La Résurrection de la Terre. . . . .	12
Le Réveil des Eaux. . . . .	15
Gardeuse d'Oies. . . . .	18
Les Cavaliers de Saint Georges. . . . .	22
La Mort des Vieux. . . . .	25
Graine de Poète . . . . .	29
Lecture. . . . .	32
Le bon Forgeron. . . . .	36
Idylle. . . . .	42

Berger d'Abeilles. . . . .	48
Saisie-Brandon. . . . .	51
Les Sources. . . . .	56
Dans les Bruyères. . . . .	60
Aux Paysans. . . . .	65
La Forêt. . . . .	69
Le Phare. . . . .	73
Petit Soldat. . . . .	76
Notre Bastide. . . . .	82
Jean le Pâtre. . . . .	86
Une Vic. . . . .	98
TERRE DE FRANCE . . . . .	103

### VOIX RUSTIQUES

La Souche de Noël. . . . .	109
Exode. . . . .	116
A petit Jacques. . . . .	120
Semaine Sainte. . . . .	125
Chanson du Grillon. . . . .	135
La Chanson du Vent. . . . .	137
La Chanson de l'Eau. . . . .	148
Ce que disent les Corbeaux. . . . .	158
Ce que l'on dit aux Bœufs. . . . .	162
La Chanson de l'Alouette. . . . .	166
Sur l'Ane. . . . .	173
Le Poirier. . . . .	180
La Croix rustique. . . . .	183
Le Médecin de campagne. . . . .	186
Pleureuse. . . . .	193



---

Ce que disent les Feuilles mortes. . . . .	197
Ce que m'a dit la Cloche. . . . .	200
Mort dans la Neige. . . . .	208
Les Conscrits. . . . .	212
Buscaillette-Buscaillon. . . . .	218
Fleur-de-Neige. . . . .	225
Voix éteintes. . . . .	230





*Achevé d'imprimer*

le vingt-deux mai mil huit cent quatre-vingt-quatorze

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

*A PARIS*















La Bibliothèque  
Université d'Ottawa

Échéance

The L  
University  
Date

07 2 2 1 1 1

CE

